FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 935

OCTOBRE 2023

BALLON D'OR

Lev Yachine, soixante ans après, toujours pas égalé

Si vous trouvez le **ticket d'or** dans ce numéro
2 places VIP offertes pour la cérémonie du Ballon d'Or

ENTRETIEN

"SI JE SUIS SEUL FACE AU RACISME, LE SYSTÈME VA M'ÉCRASER"

Vinicius Jr.

+

PORTRAIT
L'insondable John Textor

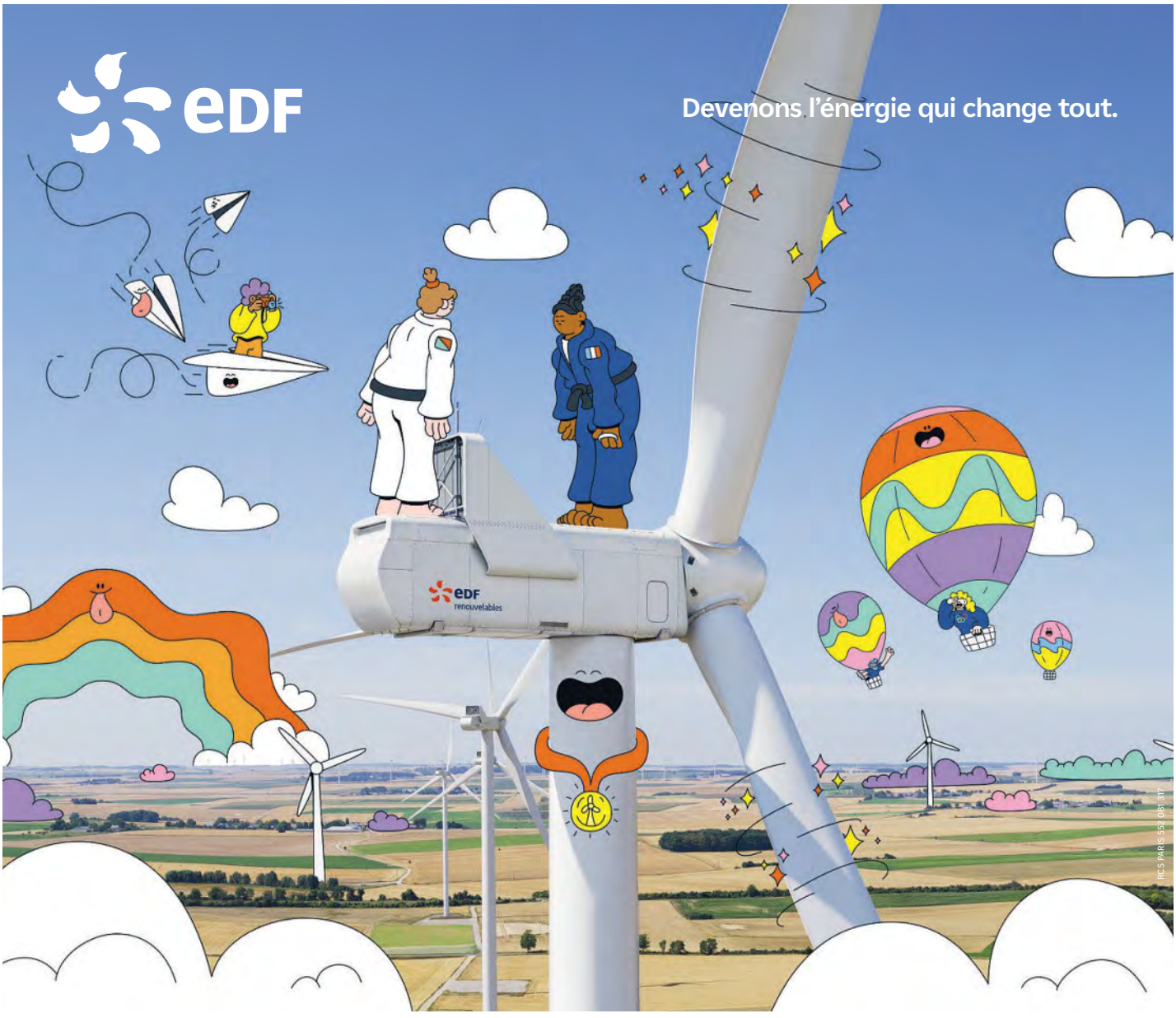
REPORTAGE
Groenland, le Championnat le plus court du monde

VILLE DE FOOT
Alger, des rivalités venues de loin

L'ÉQUIPE

n° 25262 – 14 octobre 2023 – Ne peut être vendu séparément. – Stéphane Mantey/L'Équipe

Supplément de



Pour Paris 2024, pour tous les Français.

EDF, fournisseur officiel d'électricité renouvelable des Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris 2024.

PARIS 2024

FOURNISSEUR OFFICIEL D'ÉLECTRICITÉ RENOUVELABLE

PARIS 2024

edf.fr/paris2024

L'énergie est notre avenir, économisons-la !

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Lionel Dangoumau

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 0176 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Mateo Villalba/Quality Sport Images/Getty Images

LA HONTE

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Il y avait mille et une façons de réagir, et surtout d'agir, après les chants racistes subis par Vinicius le 21 mai dernier à Valence. Les dirigeants du club espagnol, soutenus par certains médias locaux, ont fait le choix de la honte et du déshonneur, celui de l'inversion accusatoire à l'encontre du Brésilien, un peu comme Javier Tebas, le président de la Liga avant eux. Des réactions qui vont discréditer tous ces gens pour longtemps. Sommé de s'excuser par le club valencian pour avoir soi-disant mis tous les supporters dans le même sac devant le juge qui s'occupe de l'enquête – alors que le joueur du Real Madrid ne généralise pas du tout dans l'interview qu'il nous a accordée –, brocardé en Pinocchio en une du journal *Super Deporte* de façon outrageuse et dégueulasse, voilà que la victime devient coupable. Une attaque supplémentaire inacceptable, mais qui dit tout du chemin qu'il reste encore à parcourir au sujet du racisme, dans un milieu du foot habitué à jouer tous les trois jours et à passer vite à autre chose. Et pourtant, Vinicius n'est pas un joueur lambda. Il a la chance d'avoir derrière lui, au soutien, le club le plus puissant du monde. Mais le Brésilien, devenu malgré lui l'une des figures de la lutte antiraciste – après Romelu Lukaku et malheureusement avant un autre, si rien ne change – explique bien, dans ces colonnes, ce combat très solitaire. Le téléphone qui sonne ou vibre dans les jours suivants, puis qui se tait. Les messages de soutien sans lendemain, notamment de la part des instances internationales. Tant que les dirigeants des clubs, des Championnats, de la FIFA ou de l'UEFA ne prendront pas des décisions claires, fortes et radicales à ce sujet, tant que les arbitres resteront aveugles et surtout sourds, tant que les joueurs ne montreront entre eux qu'une solidarité de l'instant, ces actes se reproduiront, à Valence ou ailleurs. Et, comme Vinicius, les victimes continueront de prêcher dans un désert.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Hey Jude
Mbappé, l'entrée du tunnel

10 Décryptage
Messi, tout bénef pour la MLS

12 Mon héros
Louis Poggi, Gaz à tous les étages

À L'AFFICHE

14 Entretien
Vinicius Jr. : "Je veux juste ne pas être insulté parce que je suis noir"

26 Portrait
John Textor, l'acrobate sur un fil

30 Enquête
Juve, les mauvais comptes font les bons amis

38 Reportage
Groenland, l'élite des Inuits

46 Hommage
Salif Keita, l'autre Ange vert

52 Au tableau !
Lars Lagerbäck raconte comment son Islande a éliminé l'Angleterre

TEMPS ADDITIONNEL

58 Ville de foot
Alger, mémoire à vif

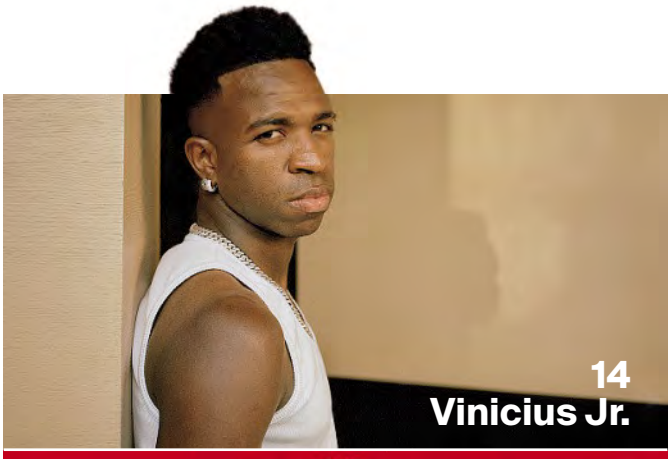
64 Tendances
Le groundhopping, le tourisme en tribunes

BALLON D'OR

66 Sur les traces de...
Lev Yachine, l'Araignée noire au fil d'or

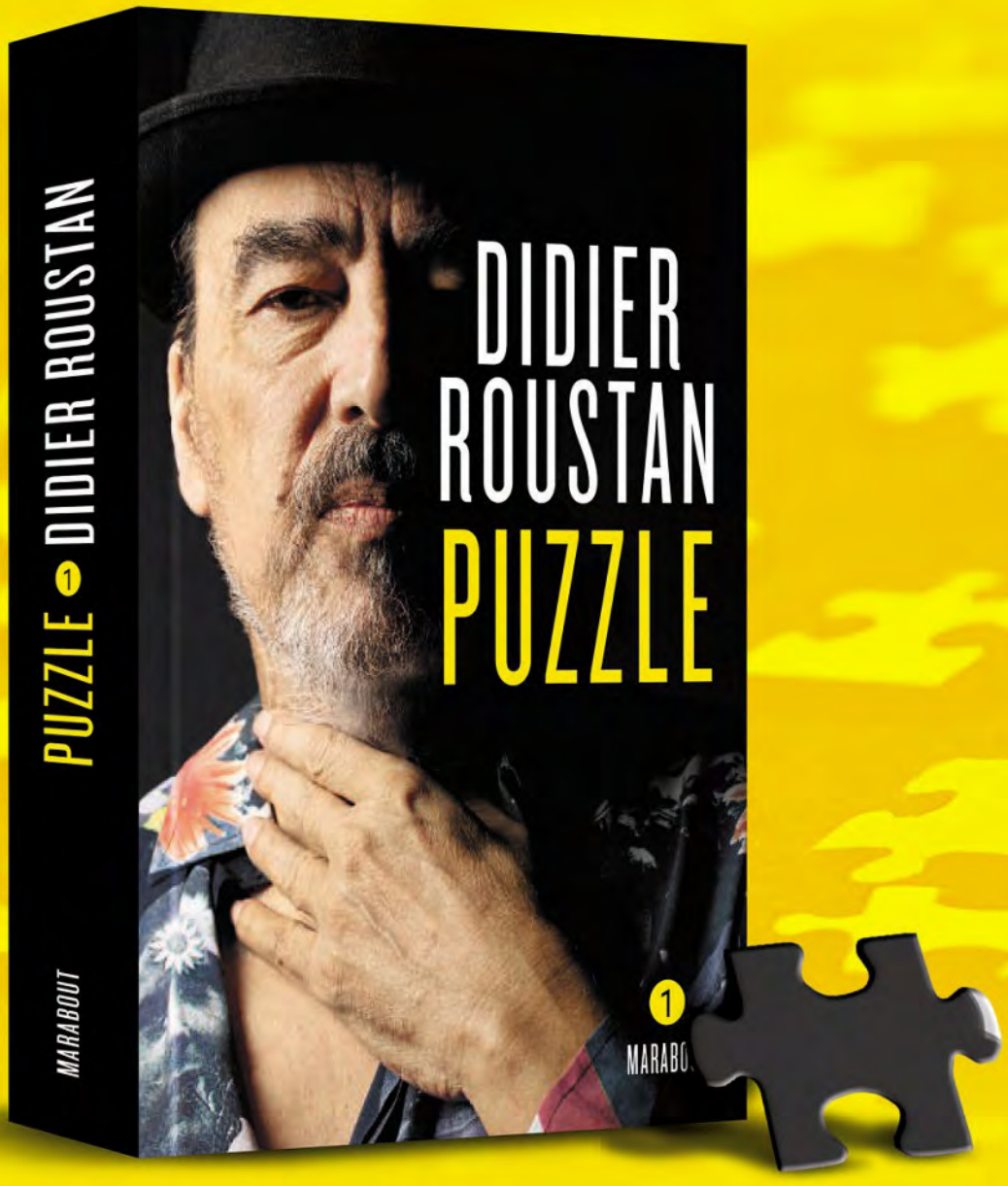
73 Paroles de juré
Alfredo Relano : "Vinicius dans le top 5 ? J'y crois"

74 Pas trop cliché
Ruud Krol, dans le port d'Amsterdam...



Stéphane Mantey/L'Équipe - Lamia Benalycherif - Bruno Josefsen /L'Équipe - Lahcène Abib/L'Équipe - L'Équipe

DU HAUT DE CE REGARD, UN DEMI-SIÈCLE DE FOOT ET DE TV VOUS CONTEMPLE



LES PIÈCES LES PLUS MARQUANTES
DE SA CARRIÈRE

En librairie

MARABOUT

ALVERDE
15
Emirates
FLY BETTER
5
Emirates
RMCF

HEY JUDE

Vinicius Jr. capte l'instant. Celui d'un joueur, Jude Bellingham, en pleine confiance. Le milieu anglais de 20 ans, recrue phare du Real Madrid cet été, a inscrit le 3 octobre à Naples en Ligue des champions l'un de ses 10 buts, toutes compétitions confondues, avec les Merengues depuis le début de saison, au prix d'un grand numéro en solo. Une énième preuve de l'intégration express du numéro 5 madrilène – le même que son idole, Zinédine Zidane.

Photo Cesare Purini/Mondadori Portfolio via Getty Images

PARIS
SAINT - GERMAIN

MBAPPÉ, L'ENTRÉE DU TUNNEL

Kylian Mbappé ne le sait pas encore en pénétrant dans les sous-sols du Parc des Princes avant PSG-OM (4-0, le 24 septembre), mais il s'apprête à entrer dans une période de disette non conforme à ses standards. Muet dans le Classique, le meilleur buteur actuel de Ligue 1 et lors des cinq dernières saisons (depuis 2018-2019) ne marquera pas davantage à Clermont (0-0), Newcastle (1-4), puis Rennes (3-1).

Photo Franck Faugère/L'Équipe

MESSI, TOUT BÉNEF POUR LA MLS

Les conséquences de l'arrivée du champion du monde argentin à l'Inter Miami en juillet ne se voient pas uniquement sur les terrains. Sa venue a permis à la Ligue américaine et ses partenaires d'engranger des revenus records. Et ce n'est sûrement pas fini.

Par Maxime Aubin

L'histoire de Lionel Messi avec la Major League Soccer a commencé sous la pluie un soir de juillet, lors de sa présentation officielle au DRV PNK Stadium de Fort Lauderdale, en Floride. Il ne fallait pas y voir un mauvais signe du destin puisque trois mois plus tard, le génie argentin (36 ans) a éclaboussé la Ligue de son talent, empilant les buts (11, pour 5 passes décisives, en 13 matches, 5 de MLS, 7 de Leagues Cup et 1 d'Open Cup) et les succès pour redresser un club aux abois, même si cela n'a pas suffi pour décrocher une place en play-offs.

Au-delà du terrain, David Beckham et l'Inter Miami ont prouvé qu'ils ne s'étaient pas trompés en offrant deux ans et demi de contrat et plus de 125 millions d'euros à l'ancien joueur du PSG, qui est une attraction partout où il passe aux États-Unis et permet à la MLS et ses partenaires d'engranger des revenus records.

Le maillot de Leo devant celui de LeBron

L'Argentin n'a pas connu de temps d'adaptation avec un premier trophée décroché en août (Leagues Cup). Au DRV PNK Stadium, les prix des billets ont connu plus de 500 % d'augmentation depuis trois mois, pour atteindre une moyenne de 750 euros. La demande était telle que le club a dû faire construire de nouvelles tribunes pour pousser la capacité du lieu de 19 000 à 22 000 sièges. Lors de notre visite au stade fin juillet, les premiers maillots imprimés au nom du joueur – vendus à 175 euros pièce – s'arrachaient comme des petits pains. Si aucun chiffre n'a été rendu public depuis, le site de vente Fanatics indiquait en août que le maillot de Messi était numéro un des ventes aux États-Unis, devant des athlètes comme Tom Brady (ex-NFL) et LeBron James (NBA). "On s'attend à multiplier notre chiffre d'affaires par quatre en 2024", expliquait Xavier Asensi, le directeur commercial de l'Inter Miami.

C'est donc au moins 200 millions de revenus qui sont espérés dans les caisses du club l'année

10

Rich Storry/Panoramic – Javier Vicencio/Zuma/Panoramic – William Volcov/Zuma/Panoramic

LES CHIFFRES S'ENVOLENT

175 €
vendus pièce, les maillots roses floqués au nom du champion du monde argentin se sont arrachés.

7300 €
Le prix d'un abonnement au stade de Miami pour la saison prochaine, contre 3400 € cette saison. Cela représente une augmentation de 115 % d'un exercice à l'autre.

44 000 €
Le prix de la loge la plus chère au bord du terrain de Fort Lauderdale, pour admirer Lionel Messi de près la saison prochaine.

+1215 %
Le pourcentage d'augmentation de la demande pour un abonnement, entre la saison en cours et la prochaine en 2024.

En accueillant Miami et Lionel Messi le 26 août, New York a engrangé 10 millions d'euros avec la vente de billets.

prochaine. "La valeur de l'équipe devrait doubler pour atteindre 1,2 à 1,5 milliard d'euros en 2024" , assure même de son côté Jorge Mas, copropriétaire avec David Beckham.

Apple et Hard Rock se frottent les mains

Lionel Messi attire aussi les foules lors des matches à l'extérieur et a permis aux clubs de la MLS de récolter 250 millions d'euros grâce aux seules ventes de billets. La rencontre de Championnat opposant Miami aux Red Bulls de New York (2-0, le 26 août) a, par exemple, permis au club de Big Apple d'engranger 10 millions d'euros dans ce secteur, contre 800 000 euros habituellement.

Les partenaires commerciaux de la Ligue se frottent également les mains, à l'image d'Apple, nouveau diffuseur du Championnat. Présenté à 14 euros par mois sur le sol américain, le MLS Season Pass avait convaincu près d'un million d'abonnés avant l'arrivée de Messi. 300 000 nouveaux fans ont souscrit depuis, dont 110 000 le jour de son premier match le 21 juillet. Sponsor personnel de l'ancienne idole du Barça, la chaîne d'hôtels et de restaurants *Hard Rock* capitalise elle aussi sur l'arrivée du joueur aux États-Unis. Le groupe a lancé récemment un sandwich au poulet au nom du joueur, disponible dans ses 180 établissements à travers le monde. "On en écoule environ deux cents par jour depuis le lancement le 12 juillet", expliquait une serveuse de l'un des restaurants de Miami cet été. À ce rythme, et à 20 euros pièce, ce sandwich pourrait rapporter jusqu'à 260 millions d'euros de chiffre d'affaires à la chaîne cette année. L'effet Messi, même s'il a été absent sur blessure du 20 septembre au 7 octobre, a de quoi rassasier tout le monde aux États-Unis.

Un sandwich au poulet au nom du joueur vendu 20 euros la pièce

LOUIS POGGI, GAZ À TOUS LES ÉTAGES

Le milieu a tout connu avec le Gazélec Ajaccio : montées, descentes, L1, exploits, déboires. Élu président, il aide le club, retombé en Régional 2. **Par Mathis Rouanet. Photos Pascal Pochard/L'Équipe**

"J'ai fait l'essentiel de ma carrière ici ; donc, on va parler de moi mais, sans les autres, je n'aurais rien pu faire", s'excuse presque Louis Poggi, 39 ans, minimisant son rôle dans la survie du Gazélec Ajaccio. Et pourtant… Plombé par ses résultats sportifs et financiers, le GFCA, présent en Ligue 1 en 2015-2016, a failli subir le coup de grâce quand ses anciens dirigeants ont été mis en cause par la justice fin 2022. C'était sans compter sur la détermination de ce joueur historique du "Gaz" à le sauver après la liquidation judiciaire de la société commerciale.

L'histoire d'amour a débuté en octobre 2000. "Je ne trouvais pas de club et ils m'ont tendu la main", relate le milieu, qui sort alors de deux ans de formation au FC Nantes. Le coup de foudre est immédiat. "C'est un club familial, avec des valeurs : l'entraide, la solidarité. Je m'y retrouvais", poursuit le natif de Bastia. Cette idylle connaît une pause en juillet 2005 avec un départ à Toulon, puis repart de plus belle à l'été 2007. L'iconique numéro 20 du club corse devient capitaine et conduit l'épopée qui mène les Gaziers du National 2 à la Ligue 1. "On se sentait intouchables", narre-t-il, un brin nostalgique. L'homme insiste fièrement sur une saison, l'exercice 2011-2012. "On fait une demie de Coupe de France *(défaite contre Lyon, 0-4)* et on monte en Ligue 2 à Épinal." Lors de ce 1-1 décisif pour l'accession, le milieu expédie une frappe en lucarne restée dans les mémoires locales. "Je l'ai vue repasser sur les réseaux", confie Poggi.

Un président-joueur arrière droit

Les chemins se séparent à nouveau en 2017. "J'en ai d'abord voulu un peu au club de devoir partir subitement. Puis j'ai discuté avec certaines personnes. On a vécu une telle aventure que, finalement, ça ne comptait pas." C'est donc d'abord à distance que Poggi assiste aux galères sportives et financières du GFCA. "Je ne le vivais pas bien, j'étais impuissant." Passé par plusieurs équipes corses, il a toujours conservé Mezzavia, le surnom du stade Ange-Casanova situé dans ce quartier d'Ajaccio, dans un coin de sa tête. "Le livre ne s'est jamais refermé. J'ai laissé une page ouverte et j'ai bien fait." En effet, à l'été 2022, à 38 ans, le Corse retrouve le club en National 3, perdant quelques kilos pour revenir au niveau. "C'était dur, mais ça en valait la peine", reconnaît celui qui dépanne aussi comme arrière droit.

Mais, en coulisse, la survie du "Gaz" est rapidement menacée. Moment alors choisi par Poggi pour s'engager : "Ce club m'a tant apporté. Je voulais lui rendre ce qu'il m'a donné, c'est-à-dire un peu tout dans ma vie." Élu à la tête de l'association en février 2023, le néo-président concocte un projet de reconstruction. À l'issue d'un long combat, l'entité est autorisée cet été à continuer, les seniors repartant en Régional 2. "C'est une fierté d'avoir réussi, confie le recordman d'apparitions avec les Gaziers avec 356 matches, la voix encore teintée de soulagement. J'aimerais être celui qui sauve ce club et le fera grandir." Son dessein ? Miser sur les moins de 19 et les moins de 17 ans nationaux, où évolue d'ailleurs l'un de ses fils. "Quand il entre sur la pelouse, c'est particulier, émouvant." Avant de raccrocher, Louis Poggi veut disputer encore quelques matches : "Si mon message passe auprès des joueurs, je pourrai alors me consacrer pleinement à mon rôle de président."

Sur le terrain, Louis Poggi se démenait. Aujourd'hui à la tête du Gazélec, il ne déroge pas à ses bonnes habitudes. Entre une collation (à gauche) et une causerie avec les moins de 19 ans avant le derby contre l'AC Ajaccio (à droite), une discussion à bâtons rompus avec Olivier Pantaloni, l'entraîneur de l'ACA (ci-dessous), monsieur le président trouve quand même le temps de prendre soin de la pelouse de Mezzavia et, parfois, de servir de chauffeur.

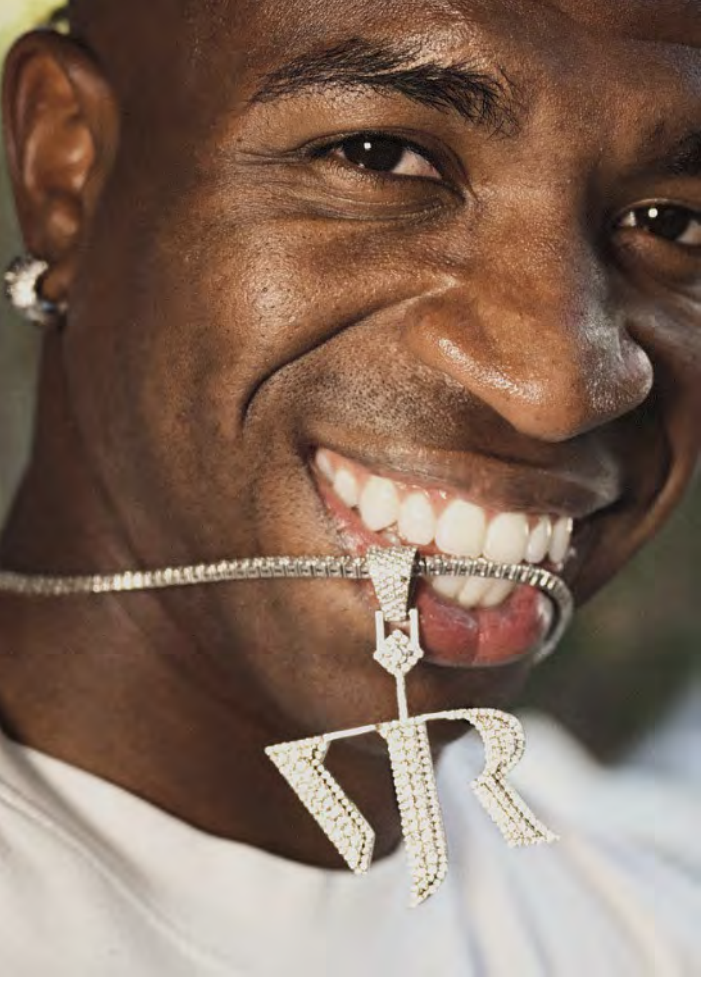
VINICIUS JR.

"JE VEUX JUSTE NE PAS ÊTRE INSULTÉ PARCE QUE JE SUIS NOIR"

L'ailier du Real Madrid n'a que 23 ans mais sa vie est déjà une sacrée aventure : d'abord prodige des favelas de Rio de Janeiro, ensuite promesse du football mondial, enfin icône internationale et leader de la lutte face au racisme, dont le Brésilien a été souvent victime.

Par
Antoine Bourlon, à Madrid

Photos
Stéphane Mantey/L'Équipe



Le garçon un peu timide des débuts est devenu l'un des joueurs majeurs du Real Madrid.

Vinicius Junior
23 ans. Né le 12 juillet 2000 à Sao Gonçalo (Brésil).
1,76 m ; 73 kg. Attaquant.
International brésilien (23 sélections, 3 buts au 12 octobre).

Parcours
Flamengo (2017-2018), Real Madrid (depuis 2018).

Palmarès
Coupe du monde des clubs 2018 et 2022 ; Supercoupe de l'UEFA 2022 ; Ligue des champions 2022 ; Championnat de Rio de Janeiro 2017 ; Championnat d'Espagne 2020 et 2022 ; Coupe Guanabara 2018 ; Coupe d'Espagne 2023 ; Supercoupe d'Espagne 2020 et 2022.

"En 2019, lors de la cérémonie du Ballon d'Or *(quatrième du Trophée Kopa),* on découvrait un garçon de 19 ans un peu timide. A-t-il beaucoup changé ?
Oui. Un peu dans la vie et surtout sur le terrain. Je venais d'arriver du Brésil, et de là-bas jusqu'ici, à Madrid, c'est un grand saut. Tous les jeunes garçons rêvent de cela mais c'est impressionnant. Ici, j'ai rencontré de bonnes personnes. J'ai grandi. Je suis un autre joueur. J'étais un gamin qui ne savait rien, avec seulement 70 matches professionnels. J'en ai plus de 200, maintenant *(281 en club, 23 en sélection au 9 octobre).* Mais je suis toujours jeune, et il ne faut pas l'oublier. Je n'ai que 23 ans et je garde une grande envie d'apprendre.

En dehors du terrain, votre vie a beaucoup changé aussi ?
Je crois que je suis un peu plus célèbre. *(Il éclate de rire.)* Je ne fais plus ce que je faisais avant quand j'étais au Brésil, mais j'adore ma vie. J'ai changé celle de ma famille grâce à tout ça. Je crois que je suis là pour beaucoup d'années encore. C'était mon rêve, de toute façon. Je peux jouer au football tous les jours ! Rien ne me rend plus heureux. Je ne me lasserai jamais d'être sur un terrain.

"Dans mon quartier, personne n'est devenu médecin, professeur ou avocat..."

Ça n'a pas dû arriver souvent, Vinicius sans son ballon...
Je n'ai jamais passé plus de trois jours sans jouer au foot, que ce soit en vacances ou non. Petit, s'il y avait un endroit où ça jouait, j'y étais. Le matin, j'étudiais dans le seul but d'avoir du temps l'après-midi, la soirée, pour jouer. C'était mon enfance. À 8 ans, je voulais imiter Neymar. Et mon père me laissait aller dans la rue.

Ce n'était pas n'importe quelles rues, celles de Sao Gonçalo, près de Rio de Janeiro...
C'est un quartier dangereux, mais les gens passent leur temps à jouer au football. Il y a des bandits, des armes dans tous les coins. C'est l'une des pires favelas de Rio. Pour les gens qui y sont, tout cela devient normal, même si ça ne l'est pas. Mais j'ai eu les bons amis, les bonnes personnes autour de moi. J'ai pu suivre le chemin que je voulais, et j'avais un don pour le football. Tout le monde n'a pas cette chance. Par nécessité, tu empruntes les mauvais chemins. Là-bas, tu ne choisis pas forcément, et je n'y ai jamais rencontré personne qui soit devenu médecin, professeur ou avocat. Espérons que ça change... J'y ai été heureux, en tout cas. Je m'y suis fait des amis pour la vie. Ceux qui vivent avec moi à Madrid viennent tous de Sao Gonçalo. C'est une grande partie de mon histoire.

Que représentent ces rues pour vous ?
C'est là que j'ai tout appris. La rue m'a confronté à des joueurs plus âgés que moi. J'avais 9 ans et je jouais contre ceux qui en avaient 12 ou 13. Je n'avais pas peur de jouer avec le ballon et j'ai gardé ça dans mon jeu. Et puis la qualité, la technique... C'est de là. Ce n'est pas comme un vrai terrain. C'est plus dur qu'à Bernabeu, c'est certain. *(Rires.)* Personne ne siffle les fautes, le ballon arrive d'un côté et il part de l'autre... Mais de là sont sortis des joueurs exceptionnels. C'est ce qui fait que nous, les Brésiliens, avons quelque chose de différent lorsque l'on dribble, lorsqu'on contrôle. C'est le foot de rue, puis le futsal.

Marcelo Cortes/Fotoarena/Panoramic

“Je n’avais pas peur à côté des gangs. Ça ne va pas commencer maintenant”

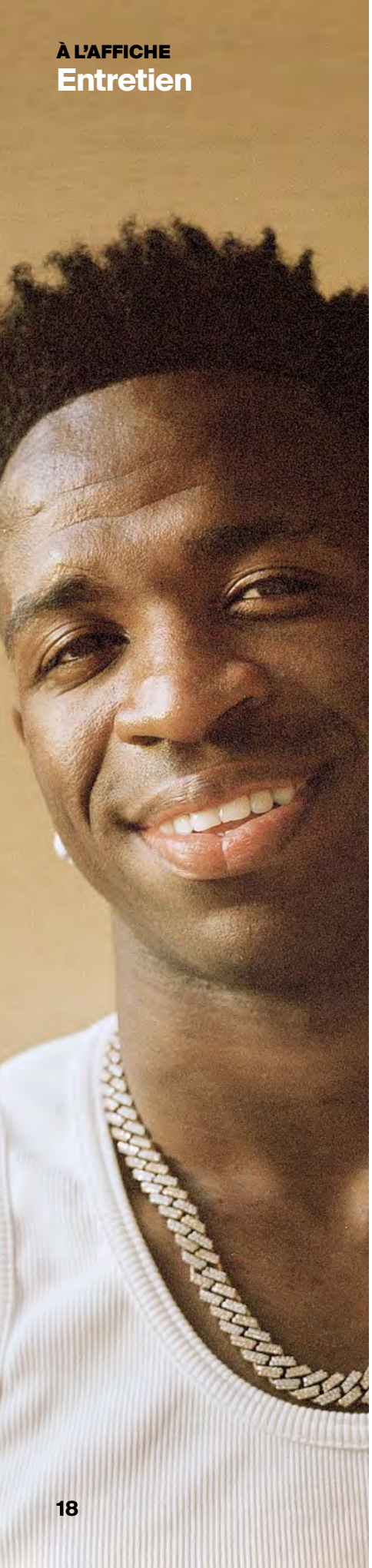
Que vous avez découvert par la suite. Il paraît que vos parents, car vous étiez doué au football, ne payaient pas l’école.
C’est surtout parce qu’ils n’avaient rien. J’avais 5 ans quand mon père a décidé de travailler en dehors de notre quartier mais ce n’était pas suffisant. Ils ont arrêté de vivre leurs rêves pour que je puisse vivre les miens. On peut dire que ç’a payé, aujourd’hui, mais ça arrive aussi à d’autres de perdre tout l’argent qu’ils ont, et même celui qu’ils n’ont pas. Grâce à Dieu, mon petit frère n’aura pas à vivre cela. L’école me laissait jouer gratuitement, on me fournissait aussi les vêtements de sport. Sans ces gens, je ne serais pas là. Flamengo ne m’aurait jamais repéré. Je ne sais pas ce que j’aurais fait, honnêtement. Je ne rêvais que de football.

Et vous n’avez jamais perdu votre ADN, offensif, dribbleur, joueur…
J’ai toujours joué à ma manière et ça sera toujours comme ça. Je n’ai jamais cessé de penser que, peu importe où je jouais, je pouvais être le meilleur. Que je sois dans mon quartier, ailleurs, ou encore face à des joueurs plus âgés… Quand je n’y arrivais pas, je rentrais un peu triste à la maison. Ça m’habitait. Je voulais gagner. Malheureusement, ça n’est pas arrivé tous les jours. *(Rires.)* J’aime être un leader, sentir que je suis important, que je peux porter l’équipe. C’est toujours le cas. Je n’avais pas peur dans ma rue, à côté des gangs. Ça ne va pas commencer maintenant !

Le renoncement est un concept qui vous est étranger ?
Je ne pense jamais à ce qui va se passer plus tard. Il n’y a pas de stress, juste de la joie. J’ai la personnalité pour tenter des choses et l’équipe me transmet sa confiance pour le faire aussi. Je vais tenter des actions jusqu’à ce que ça marche. Je ne ressasse jamais. La seconde qui suit un échec, c’est déjà le moment de demander à nouveau le ballon. Et tenter beaucoup, ça veut dire réussir beaucoup. Tout le monde ne pense pas comme ça, c’est sûr, mais moi, oui, depuis que j’ai commencé. Il fallait que j’emporte ça à Madrid.

Votre rôle dans le vestiaire a dû évoluer également ces dernières années ?
Évidemment. J’étais un petit garçon quand j’ai signé, sans responsabilité particulière. Maintenant, c’est moi qui dois nous tirer vers le haut, même si la quantité de grands joueurs fait que les responsabilités sont réparties. Parfois c’est à l’un, parfois à l’autre. Mais je sais que le club, l’équipe, les supporters, attendent toujours quelque chose de moi. Je ne dirai jamais que je ne suis pas au courant de ça. Je l’assume totalement. La pression existe, mais on l’aime tous. C’est une nécessité quand on recherche la grandeur. •••

De la période où il jouait au Brésil, comme ici à Flamengo, l’attaquant du Real Madrid a gardé son sens du jeu et l’art du dribble.



Dans le vestiaire madrilène, "Vini" apporte sa joie de vivre.

Le 24 mai dernier, avant le match face au Rayo Vallecano, les supporters du Real (ci-contre) ont apporté leur soutien à l'international brésilien, victime d'insultes racistes, en déployant une banderole en tribunes "Nous sommes tous Vinicius, ça suffit !".

••• Alors vous parlez beaucoup ?
Non, non, non. *(Il insiste avec le sourire.)* Je parle mais je sais où je dois être. Si je dois parler, je parle, pas de souci, mais il y a Toni *(Kroos)*, il y a Luka *(Modric)*... Ils sont là depuis longtemps et c'est davantage à moi de les écouter. J'ai plus à apprendre d'eux que l'inverse. Ces gars-là ont tellement gagné durant leur carrière... On essaye surtout de suivre leurs pas.

On ne vous verra pas gronder Toni Kroos, alors ?
Impossible ! Ni lui ni personne, d'ailleurs : ce n'est pas moi. Je suis un gars tranquille. Je n'ai jamais eu d'embrouille. Vraiment, je ne suis jamais énervé. C'est aussi parce qu'on adore partager du temps tous ensemble. On organise des dîners, on aime voyager les uns avec les autres... C'est *buenissimo*.

À Madrid, vous avez eu des entraîneurs extraordinaires. Commençons donc avec « Zizou ».
Ah, « Zizou »... Casemiro et Marcelo me parlaient beaucoup de lui, et en très bien. Il est une référence pour tous. Je ne l'ai pas vu beaucoup jouer, j'étais trop petit, mais il y a YouTube. Il jouait comme peu d'autres et, comme entraîneur, il m'a énormément aidé, notamment sur la capacité à revenir défendre. Il insistait beaucoup sur le fait de participer à l'effort collectif et me laissait la liberté d'exprimer mes qualités. Au Brésil, on ne m'avait jamais demandé quoi que ce soit au niveau défensif, ou à peine. Ça m'a beaucoup changé. « Zizou » m'a fait comprendre que les deux choses n'étaient pas incompatibles. Il m'apprenait énormément. Et puis, j'étais le plus jeune ! Quand d'autres travaillaient un peu moins, c'était à moi de le faire.

"J'ai amené « Cama » au Brésil cet été. C'est l'un des nôtres désormais. Il joue comme un Brésilien"

Il y a Carlo Ancelotti, ensuite. Dans un autre style.
C'est comme père et fils. Il nous parle de tout. Grâce à lui, j'ai mieux abordé des moments pour lesquels je n'étais pas spécialement prêt. Il me pousse toujours et veut que je garde la tête froide. Bon, quand il faut me « mettre la bronca », il ne se prive pas non plus... Sur le moment, je me dis que c'est trop ! Puis j'y repense et il n'y a jamais de hasard. Il le fait toujours parce qu'il faut le faire. Pour quelques conneries

Helios de la Rubia/Real Madrid via Getty Images - SPP Sport Press Photo/Alamy Stock Photo

que je fais sur le terrain, par exemple. *(Rires.)* Un dribble dans notre propre camp, une action individuelle qui n'a pas lieu d'être… Mais il faut l'écouter. Lui, ce qu'il veut, c'est voir le meilleur de ce que je peux donner. Il est comme ça avec tout le monde. Mais, avec nous, les jeunes, c'est vrai qu'il veut enseigner, aider. Il demande comment ça se passe à la maison, comment on se sent, comment va la famille… Il sait qu'on passe du temps loin de la maison et il s'en préoccupe. Tout ceci fait que c'est vraiment une très belle personne.

Le plaisir d'être ici, à Madrid, c'est quoi ? La ville ? Le club ? Un peu tout ?
J'adore la vie ici en général, et ça se passe bien pour ma famille également. Quand mes proches se baladent, ils sont reconnus et on ne nous souhaite que du bonheur. Petit à petit, j'ai découvert cette nouvelle vie, de nouvelles émotions, une ferveur… Madrid, c'est unique. Dans le monde entier, tout le monde me parle de ce club. Et en dehors, ça me plaît. Je suis assez casanier mais on fait pas mal d'activités. Par exemple, demain soir, après le match de Ligue des champions *(l'interview a été réalisée le 19 septembre, veille du match contre l'Union Berlin, 1-0, auquel Vinicius, blessé n'a pas participé)*, j'organise un dîner avec « Cama » *(Camavinga)*, Jude *(Bellingham)*, Rodrygo, Aurélien *(Tchouaméni)* et d'autres. Il n'y a pas la plage comme à Rio mais c'est quand même sympa. *(Rires.)* Et j'ai rapporté un peu de Rio ici, avec le terrain de beach-volley *(dans son jardin)*.

Alors le Real sera votre dernier club ?
Je crois que je pourrais rester ici toute ma carrière, mais le club de ma vie, c'est Flamengo. J'ai promis à mon père d'y retourner un jour. Il faut que je respecte cette promesse.

Il y a une connexion particulière entre tous les jeunes de l'équipe. Rodrygo nous expliquait, entre autres, que ses amis sont devenus potes avec vos amis. Pourquoi est-ce si important ?
Car si on est bien dans la vie, on est bien sur le terrain. On passe tout notre temps libre ensemble. Je crois que si « Cama » ou « Rodry » me donnent des passes décisives, ou l'inverse, c'est aussi parce que ça se passe si bien en dehors du terrain. On a Jude, aussi, qui vient d'arriver, et Tchouaméni, qui est là depuis un an. J'ai amené « Cama » au Brésil cet été. C'est l'un des nôtres désormais. Il joue comme un Brésilien, danse comme un Brésilien. Il veut revenir ! Rodrygo, on se connaît depuis des années, on jouait l'un contre l'autre quand on avait 11 ans. Pareil pour « Mili » *(Eder Militao)* que je connais depuis très jeune. On est juste un groupe de gars du même âge qui veulent accomplir de grandes choses. Je passe plus de temps avec eux qu'avec ma famille ! Et puis, on n'a ni petite amie ni enfant. *(Rires.)* C'est plus simple pour s'organiser des dîners.

Dîner brésilien ou français, du coup ?
Ah, un peu des deux ! Ici, c'est plutôt un bon mineirinho *(un plat brésilien à base de poulet)*. Et « Cama » doit m'inviter en France. Blessé, je n'ai pas pu y aller. Ils étaient tous à Cannes. Ils peuvent compter sur ma présence la prochaine fois.

Qu'est-ce qu'il y a de plus brésilien chez vous ?
J'ai gardé la joie de vivre. Il faut savoir être heureux. Nous possédions très peu au Brésil et on l'était quand même. J'ai quasiment tout ce que je veux désormais. Il faut en avoir conscience. Et rendre grâce à Dieu. J'ai une chance énorme de pou- •••

"Le club de ma vie, c'est Flamengo. J'ai promis à mon père d'y retourner un jour. Il faut que je respecte cette promesse"

Sur le terrain, l'ailier du Real, ici face au défenseur du Celta Vigo Fernando Medrano, provoque beaucoup l'adversaire sur son côté et n'abdique jamais.

Maria De Gracia/DAX via Zuma/Panoramic

••• voir être entouré des gens qui m'aiment vraiment. Ici, vivent trois amis, ma maman et mon petit frère. J'ai besoin d'avoir ceux qui m'aiment à mes côtés.

Est-ce vrai qu'il y a une règle qui veut que quand vous êtes à la maison, personne n'a le droit d'aller faire la fête ?
On veut toujours être ensemble, surtout ! C'est mieux d'organiser quelque chose ici, même si c'est tranquille, que d'aller passer la nuit dans Madrid. Je préfère qu'on fasse un dîner à la maison, ensemble, et parfois avec les joueurs de l'équipe. On discute plus. Du coup, on gagne plus.

Jouons maintenant aux devinettes. Qui est le plus fou ?
Ahhh, le football a changé ! Les joueurs ne sont plus fous comme avant. On a chacun nos petits trucs. Mais on ne s'ennuie pas.

Qui choisit la meilleure musique ?
« Cama ». Il fait de bons choix. Depuis que Karim *(Benzema)* est parti, c'est « Cama » et moi qui gérons ça dans le vestiaire.

Celui qui s'habille le mieux ?
Hum. Plusieurs. « Cama ». Jude. Aurélien. « Rodry »... L'équipe a beaucoup de flow.

Et le meilleur joueur ?
Avant, Karim à 100 %. Et même s'il est parti, je reste sur Karim. *(Rires.)* Ça m'évitera de faire des jaloux.

On n'a pas besoin de demander celui qui sourit le plus. Eduardo Camavinga dit que c'est vous.
Toujours. C'est bon pour moi. Et bon pour les autres.

Il y a un joueur qui vient d'arriver, Jude Bellingham, que vous citez déjà beaucoup. C'est comme s'il faisait partie de la famille.
On est vraiment heureux qu'il ait signé. Je lui envoyais des messages depuis des mois ! Je disais : « C'est la meilleure équipe du monde. » Je savais que d'autres équipes le voulaient. Juni *(Calafat, l'homme fort du recrutement au Real Madrid)* est devenu un ami et il sait que si je peux donner un petit coup de main, je le ferai. J'ai fait pareil avec « Cama ». Je lui envoyais des •••

Le Brésilien, victime du racisme, a reçu le soutien de Raphaël Varane, Kylian Mbappé, Achraf Hakimi, Romelu Lukaku, Neymar ou encore Rio Ferdinand. Avec eux, il aimerait mener des actions collectives.

••• messages, il est venu, et il a gagné la Ligue des champions. Espérons que ça soit la même chose pour Jude. Je ne le connaissais pas personnellement mais j'avais très envie qu'il nous rejoigne. Je le voyais jouer, et comme j'ai envie d'évoluer avec les meilleurs, c'était une évidence. Jude est l'un des meilleurs du monde et toute l'équipe l'adore. Il marque des buts, il est heureux. Il a choisi le meilleur club.

Et vous faites la même chose avec Kylian Mbappé ?
Non, c'est différent ! Kylian a sa situation. Jude, je savais qu'il pouvait bouger cet été. Et c'est parfait que ça se soit fait comme ça. Mais, ici, tout le monde veut jouer avec Kylian. J'espère que ça se fera un jour. C'est l'un des meilleurs joueurs, peut-être le meilleur de tous aujourd'hui. Il a un niveau… à part !

C'est cette ambiance au sein du club qui vous a permis de surmonter les moments plus compliqués ?
Avant, il y avait Marcelo et Casemiro, des joueurs qui ont du vécu et qui m'ont aidé. C'était normal, à mon âge, d'avoir des moments moins faciles que d'autres. J'ai toujours bossé énormément. À 21 ans, j'ai fini par exploser. J'avais le sentiment d'être prêt pour ça : mentalement, pour garder la tête froide et physiquement, pour enchaîner. J'étais prêt pour les grands moments. Même quand je ne marquais pas, je restais calme. Il fallait juste retourner à l'entraînement et faire un peu plus. Le niveau au quotidien est incroyable, il y a les meilleurs, on s'entraîne pour pouvoir suivre. Mais ça ne m'a jamais trop perturbé. Je savais que ça viendrait. Je parlais beaucoup avec les autres, aussi, notamment Karim. Il a gagné le Ballon d'Or sur sa dernière année ici, après quinze saisons *(quatorze en fait)*. Imaginez le temps passé à travailler.

Benzema était comme un grand frère ?
Il m'a beaucoup appris, sur et en dehors du terrain, et m'a toujours dit la vérité. Il m'a poussé à être davantage concentré sur le but. Il fallait que je marque. Lui, quand il ne marquait pas, il râlait. Il est l'un des plus grands joueurs de l'histoire et il me disait : « Si tu peux marquer 30 buts, tu dois marquer 30 buts, ne te contente pas de 29. » Ça a fini par entrer dans ma tête.

Car vous n'aviez pas ça en vous ?
Si, si, j'ai toujours aimé marquer, mais ce n'était pas ancré dans mon esprit. Je ne me fixais jamais d'objectif sur une saison. Jamais je ne me suis dit : « Il faut que j'en mette 30. » Maintenant, si. Je veux en mettre davantage chaque saison. Je sais que j'ai mis 23 buts la saison précédente *(plus deux en sélection)*. Voilà, vous avez l'objectif : plus de 23.

Parmi les moments difficiles, il y a eu ces chants racistes dont vous avez été victime, notamment à Valence en Liga la saison dernière *(le 21 mai)*…
C'est arrivé à beaucoup de reprises, et à Valence d'une manière flagrante et importante. J'ai ressenti beaucoup de tristesse. Si je suis sur le terrain, c'est pour rendre les gens heureux. Et un groupe, dont je sais que c'est une minorité, peut t'affecter au point de ne plus penser à jouer. J'ai beaucoup appris sur le racisme. Chaque jour, j'en sais davantage. C'est un thème vraiment complexe. Dans le passé, des personnes ont subi l'esclavage. Je m'y intéresse. J'espère vraiment que ces épisodes n'arriveront plus. Pas seulement avec moi, mais avec tous les joueurs, tout le monde… Et surtout les enfants. Ils ne sont pas prêts pour ce genre de moments *(depuis, une fille de 8 ans portant un maillot de Vinicius a été victime d'insultes racistes et de menaces lors d'Atlético-Real, 3-1, le 24 septembre)*. Moi, depuis que j'ai 19 ans, je m'intéresse au thème du racisme. Je comprends un peu plus comment je dois réagir. Je suis content que les choses évoluent. Les lois vont changer et, dans les stades, je crois que ça arrivera de moins en moins grâce à ça. Entre nous, on en parle. Beaucoup de joueurs discutent avec moi. Varane, Kylian *(Mbappé)*, Hakimi, Lukaku… On doit mener des actions tous ensemble pour que ce genre d'événements arrivent de moins en moins souvent.

Pourquoi était-ce important d'apprendre à ce sujet ?
Car je suis très jeune, et que je n'ai pas vécu ce que d'autres, dans le passé, ont vécu. On ne m'a jamais interdit l'accès à des toilettes car je suis noir. On ne m'a jamais demandé de passer par la porte de service d'un restaurant car je suis noir. Mais c'était important pour moi de savoir que c'est arrivé à d'autres. Je ne l'ai pas vécu, mon père non plus, mais mon grand-père, mon arrière-grand-père, si. Ils ont subi ces moments tristes de l'histoire et je devais le savoir. Aujourd'hui, j'en sais plus que mes parents à ce sujet. J'en sais encore peu, malgré tout. Je me suis rapproché de gens qui ont étudié le racisme pour de vrai, de gens dont les familles ont traversé des périodes graves, de gens qui en connaissent beaucoup sur l'esclavagisme. Je lis aussi beaucoup. Et je veux continuer à avoir une influence. Ma voix pèse. Je peux

“Ici, tout le monde veut jouer avec Kylian *(Mbappé)*. J'espère que ça se fera un jour. C'est l'un des meilleurs joueurs, peut-être le meilleur de tous”

aider. Ça ne concerne pas que le foot ni uniquement les personnes noires. Si on t'insulte d'une manière qui te blesse, il faut lutter contre ça. Jusqu'à ce que des choses changent.

Vous avez dit : « La Liga est la propriété des racistes. » Pour quelle raison ?
Car ce qui s'est passé à Valence, c'était à la 35e journée, mais sur l'ensemble des matches à l'extérieur joués avant celui-ci, il y a eu des épisodes de racisme. Ils n'ont jamais rien fait. J'avais déjà parlé avec la Liga pour dire que cela devait changer. On ne m'écoutait pas. Ils m'ont écouté à partir du moment où le monde entier s'est mis à parler de l'Espagne. Ça, ça les a fait réagir. Personnellement, je sais que je ne vais pas changer l'histoire, que je ne vais pas faire de l'Espagne un pays sans raciste, ni le monde entier. Mais je sais que je peux changer certaines choses. Pour que ceux qui arrivent ces prochaines années ne vivent pas ça, pour que les enfants soient tranquilles à l'avenir. Pour eux, je ferai tout ce que je peux.

Avez-vous senti un soutien des institutions, comme l'UEFA ou la FIFA ?
Tout le monde t'envoie des messages quand quelque chose arrive, mais dès que c'est fini, on ne te parle plus. Mais j'ai eu du soutien ! Du club, bien sûr, et aussi des joueurs, notamment ceux qui ont déjà subi ces choses-là. C'est comme ça que ça changera : si les joueurs sont ensemble. Quand j'ai subi ça, j'ai reçu beaucoup de marques de soutien, ce qui est une bonne chose. Il faut qu'on continue à se battre, surtout. Pour longtemps encore… *(Il se reprend.)* Pour toujours ! Ça ne va pas s'arrêter tout de suite, et moi je ne m'arrêterai pas de lutter.

"Je ne vais pas faire de l'Espagne un pays sans raciste…"

Élever la voix toujours un peu plus, c'est l'enjeu ?
Bien sûr, et tous à l'unisson. Si je suis seul face au racisme le système va facilement m'écraser. Quand nous sommes tous ensemble, que des gens importants s'emparent du sujet, comme le président du Brésil *(Lula, figure historique de la gauche brésilienne)*, comme le président de l'UEFA, comme Kylian *(Mbappé)*, comme Neymar, des grands joueurs, comme Rio Ferdinand, qui m'écrit toujours et qui est avec moi dans cette lutte, ça a forcément plus de poids.

On parle beaucoup de quitter le terrain. Est-ce que vous pensez que c'est une bonne solution ?
Je pense surtout que nous faisons déjà beaucoup de choses, nous les joueurs, et que c'est aux Ligues de faire leur travail. À Valence, tout un groupe dans un stade insulte un joueur et le match suivant, ils peuvent jouer normalement ? Avec leur public, sans perdre de points, sans sanction ? Le changement passera par là. Je crois qu'il faut mener des actions pour que les racistes aient peur de dire des choses qui, déjà, peuvent me toucher, mais aussi affecter leur vie à eux. Il faut que les gens comprennent.

La peur doit changer de camp, finalement ?
Au fond, je n'ai même pas envie de faire passer ma peur à d'autres. Je veux juste être tranquille pour jouer et savoir que je ne vais pas être insulté sur un terrain parce que je suis noir. Qu'un spectateur •••

Le Madrilène, ici avec le reporter Antoine Bourlon et Vincent Garcia, le rédacteur en chef de *FF*, veut entrer dans la légende de la Maison blanche.

••• m'insulte parce que j'ai marqué, OK. Il peut m'insulter sans me manquer de respect. Il peut me siffler tout le match. Je m'en fiche. Lorsqu'il s'agit de racisme, c'est autre chose. Les chambrages, les sifflets, ça fait partie du jeu. Messi, Cristiano Ronaldo, Benzema, Neymar... Ils l'ont tous vécu. Les fans d'autres équipes les provoquent et c'est normal. Et en plus, j'aime ça, ça me motive pour marquer contre eux. Mais sur le racisme... Je ne crois pas en un monde sans racistes mais ils doivent devenir une minorité. Les générations suivantes ne pourront plus penser que c'est normal de l'être. Des enfants, aujourd'hui, voient leurs parents agir comme tel et se dire : « S'il le fait, c'est que c'est normal. » Moi, je veux d'un monde où un père transmet à son fils qu'être raciste, c'est mal. Au fil des générations, on se libérera. On ne mettra pas fin au racisme, mais on le rendra minoritaire.

Il y a trois ans, Raheem Sterling confiait au *Magazine L'Équipe* avoir découvert le racisme à travers le foot, n'en ayant jamais été victime avant. Est-ce pareil pour vous ?

Ce sont deux choses différentes. Sur le terrain, les gens le crient et vous l'entendez. Dans la rue, on fait face à un racisme d'un autre genre. Si j'entre dans une boutique et qu'une personne me surveille à

"Le racisme, je l'ai surtout vécu sur les terrains de football"

cause de ma couleur de peau, c'est du racisme. Si quelqu'un postule à un emploi et, qu'entre un Blanc et un Noir, on détermine qui doit être choisi à la couleur de peau, et non parce que l'un ou l'autre est meilleur, c'est du racisme. À titre personnel, au Brésil, je ne l'ai pas beaucoup vécu, car le football m'a rendu célèbre depuis longtemps. À 9-10 ans, j'étais déjà identifié. On ne me surveillait pas dans un magasin, par exemple. Je l'ai surtout vécu sur les terrains de foot. Même dans mon pays natal. On en parle depuis longtemps, certains peuvent même aller en prison, donc il y en a moins qu'en Espagne je pense, mais il y en a beaucoup. J'en ai d'ailleurs pas mal souffert.

C'est le combat de votre carrière ?

C'est quelque chose pour lequel je veux continuer à me battre, en tout cas. Je veux que mon petit frère ne vive pas ce que j'ai vécu. Que ma cousine ne le vive pas. Que mes proches ne le vivent pas. Que personne ne passe par ces moments-là. C'est tellement triste. Et je veux qu'un jour, je n'aie plus besoin de parler de ça pendant trente minutes dans une interview. Ça voudra dire que ç'a changé, et on ne parlera que de choses heureuses !

Et vous, qu'est-ce qui vous rendrait heureux, alors ?

D'avoir une histoire similaire à celle écrite par les légendes du Real Madrid. J'ai déjà gagné tout ce que je pouvais mais j'en veux encore. Et puis la Coupe du monde avec le Brésil. Ça fait longtemps qu'on ne l'a pas gagnée et ce pays en a besoin, même si c'est toujours très compliqué. La nouvelle génération est très douée mais celle de l'Espagne, de l'Argentine, de la France ou de l'Angleterre aussi.

Et un Ballon d'Or ?

Espérons, mais priorité à l'équipe. Comme Karim. Il donnait toutes ses passes décisives à Cristiano et c'est toujours Cristiano qui décrochait le trophée. Il a fini par le gagner sur la fin. Moi, je parle toujours de l'importance de mes coéquipiers. Si je marque 60 buts en une saison mais qu'on ne gagne pas, ça ne sert à rien. Comment je peux gagner un Ballon d'Or si mon équipe n'a rien gagné au final ? Je pense qu'on travaille tous ensemble. Et puis, un jour, comme pour Modric, comme pour Karim, l'un des nôtres est couronné. C'est un rêve." **A. B.**

Making of

Lieu
Chez lui, une belle maison de la banlieue chic de Madrid.

Durée
Deux heures, entrecoupées de séances photo.

Boissons consommées
De l'eau. Soyons sérieux.

Langue parlée
Espagnol. Il le maîtrise à la perfection.

Niveau de connivence
0/10. Mais la joie de vivre qu'il dégage et son aisance pour s'exprimer donnent rapidement envie de l'apprécier.

Autres personnes présentes
Son chargé de com ("Il ne s'était jamais exprimé aussi longuement sur le racisme"), quelques-uns de ses amis, ses agents (très discrets), notre photographe, le rédacteur en chef de *France Football*, notre vidéaste de *L'Équipe* et un autre pour un documentaire à venir sur le joueur en 2025. Bref, du monde.

La coquetterie qu'il aimerait voir dans le foot
"Qu'on puisse arriver bien habillés au stade ! Comme les joueurs de NBA ou NFL. Shai Gilgeous-Alexander *(Thunder d'Oklahoma City)*, Justin Jefferson *(Vikings du Minnesota)*... Peut-être que certains n'aimeraient pas, mais ça serait cool."

JOHN TEXTOR L'ACROBATE SUR UN FIL

Le propriétaire de l'OL, ancien skateur de bon niveau, affiche une tendance à flirter avec les limites. Homme de pouvoir, en quête de gloire et d'argent, l'Américain a mal démarré à Lyon. Tentative de décryptage d'une personnalité opaque et complexe.

Par Thomas Simon, avec Philippe Auclair, Éric Frosio et Théo Troude

Ça décroche ou ça rappelle. Il y a les politesses, les amabilités, ça paraît bien engagé, et puis il y a l'objet, le sujet, ce blase qu'on pose, cette demande qu'on avance, suivie d'un silence, d'une gêne, ou des deux. Vouloir parler de John Textor (58 ans), le raconter, dévoiler l'homme d'affaires en se concentrant plutôt sur le premier mot, c'est vouloir ouvrir une porte avec une poignée qui tourne dans le vide. La plupart fulminent mais préfèrent la laisser fermée. D'autres se défilent carrément. Soit en laissant le soin aux copains de l'enfoncer – "Il y a beaucoup à dire, mais je vais me taire. Cherchez ici ou de ce côté-là." Soit en traçant, Proton Pack de *Ghostbusters* sur le dos – "Ce type, je ne l'ai quasiment jamais vu, je ne vais pas parler d'un fantôme."

On propose acrobate. "T'es gentil !" Connecté, notre interlocuteur rhodanien finit par lire la définition au sens figuré : "Personne habile à retourner les situations en sa faveur, mais peu exigeante sur le choix des moyens, et usant de manœuvres compliquées ou fantaisistes. Ça en dit déjà pas mal, oui… Et puis c'est vrai que c'est le cirque." Sous le chapiteau, lui comme d'autres attendent que le trapéziste Textor, devenu actionnaire majoritaire de l'OL le 19 décembre 2022, tombe des Pentes de la Croix-Rousse. Notre Gone poursuit : "Il y a dix piges, un chanteur-poète lyonnais parlait des « faiseurs d'illusions [qui] sortent des lapins morts de leurs chapeaux », ça me fait penser à lui." Nos sollicitations directes sur le téléphone de l'Américain sont restées sans réponse.

Le bagou du bon communicant

Pourtant, le boss de l'OL, très attentif à ce qui peut se dire et s'écrire, a parfois le bagou du bon communicant. Il y a ce confrère appelé au stade. Textor au téléphone. Quelques remarques sur quelques lignes de quelques papiers, puis une requête : "Mettez-vous en visio ! Regardez chez moi, j'ai l'air de ne pas avoir d'argent ?" Avant d'autres arguments plus étonnants – "Si je n'arrive pas à rembourser, je vends la moitié de la salle de basket *(la salle de spectacles LDLC Arena)*. Je m'en fous du basket."

Rassurer, ou au moins tenter ; séduire, en tout cas essayer. Pas cette fois, pas avec ce collègue journaliste, ça n'a pas pris, et ça ne prendra pas. Mais Textor est prêt à raconter ce que les gens, les journalistes et les supporters veulent parfois enten- •••

"Il maîtrise l'art du récit comme peu d'autres"
Un ex-compagnon de route

Alex Martin/L'Équipe

Le boss de l'Olympique Lyonnais se montre soucieux de son image et attentif à tout ce qui peut se dire ou s'écrire sur lui.

••• dre. De préférence, il faut que tout ce beau monde ait de l'audience et de l'influence dans les médias et sur les réseaux sociaux pour propager la bonne parole. Et puis, "il maîtrise l'art du récit comme peu d'autres, cela doit être reconnu", persifle un ex-compagnon de route.

Le jeu avec le système

Il y a une fortune qu'on dit surévaluée, ceux qui se souviennent de Joe "Dalton" DaGrosa, l'homme d'affaires américain éphémère patron des Girondins de Bordeaux en 2018. Un spectateur des tours de prestidigitateur de ce genre nourrit la comparaison et les craintes : "Textor est dans la provoc. Les gens comme lui dans le foot, si on a un peu l'habitude, on les voit arriver de loin… Il est comme d'autres qui pensent qu'avec l'argent, ils peuvent tout se permettre, que les règles ne sont pas faites pour eux." Gérer une holding comme celle d'Eagle Football qui, outre l'OL (87 %), contrôle aussi tout ou partie de Botafogo (90 %) au Brésil, Crystal Palace (40 %) en Angleterre et Molenbeek (80 %) en Belgique, est un numéro d'équilibriste.

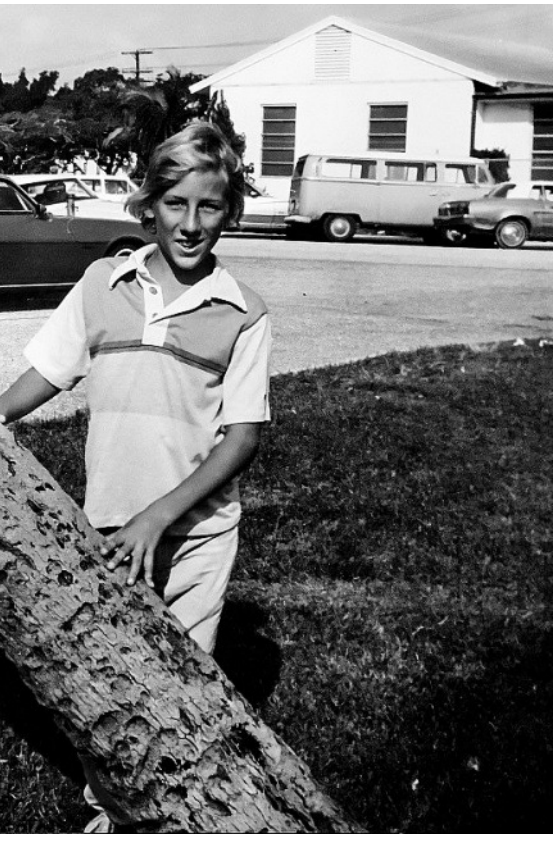
Mais c'est aussi un atout conséquent pour "jouer du système" à son avantage, comme le cas du passage d'Ernest Nuamah de Nordsjælland à l'OL l'a récemment montré. "Un cas d'école de transfert-relais, nous confie un avocat spécialisé. Il fallait un sacré culot pour réussir ce coup-là !" Le "coup" en question : l'utilisation de Molenbeek comme un "pont" permettant au jeune attaquant ghanéen de débarquer dans la cité des Gaules sans que Lyon ne débourse un centime dans ses comptes – puisque c'est le club belge qui a payé officiellement l'indemnité de 25 millions d'euros aux Danois, le joueur étant immédiatement prêté à l'OL sans avoir seulement mis le pied en Belgique. Les réglementations de la FIFA sur le statut des joueurs sont pourtant des plus claires et condamnent la manœuvre consistant à effectuer "deux transferts nationaux ou internationaux consécutifs et interconnectés d'un même joueur, dans le cadre desquels l'enregistrement du joueur auprès du club intermédiaire a pour objectif de contourner le règlement ou la loi applicable […]" De plus, "à moins que le contraire puisse être établi, si deux transferts consécutifs […] d'un même joueur interviennent en l'espace de seize semaines, alors les parties impliquées dans ces deux transferts *(clubs et joueur)* seront présumées avoir pris part à un transfert-relais." Seize semaines ? Le 30 août, Molenbeek achetait Nuamah. Le 31, il était à Lyon. L'affaire a fait grand bruit au Danemark, où les rivaux de Nordsjælland se sont étonnés que la FIFA ne lève pas le petit doigt. Invitée à le faire par des dirigeants du foot français, elle semble désormais décidée à ouvrir l'œil, comme l'a révélé *L'Équipe*.

Le triple risque, une première

Jusqu'alors, peut-être était-ce le culot de Textor qui expliquait le silence observé à Zurich, comme si les membres de la Commission de discipline de l'instance internationale trouvaient le spectacle du funambule américain si envoûtant qu'ils en étaient eux-mêmes paralysés. Un ancien collaborateur se marre : "Ce sera amusant de le voir jongler avec ses arrangements financiers alors qu'il n'a rien inventé. Son mérite

Nuamah de Nordsjælland à Lyon en passant par Molenbeek : "Un cas d'école de transfert-relais." Un avocat spécialisé

Instagram john_textor



Alex Martin/L'Équipe

De nombreuses zones d'ombre entourent Textor, fan de skate à l'adolescence (ci-contre) et désormais successeur de Jean-Michel Aulas à la tête de l'OL (à gauche).

est de jouer, en cumulant – pour la première fois dans l'histoire – le triple risque, LBO *(l'achat à effet de levier, en d'autres termes en ayant recours à beaucoup d'endettement)* + SPAC *(société d'acquisition à vocation spécifique, c'est-à-dire société sans activité opérationnelle lors de son introduction en Bourse)* + MCO *(multipropriété de clubs).* Ni plus ni moins."

Saut périlleux sans filet. La société Iconic, avec laquelle Textor s'était associé pour le rachat de l'OL, est déjà venue lui réclamer ses billes (75 M€). Et une source dans la finance américaine nous a fait part des doutes d'un autre fonds d'investissement d'importance, Ares. D'où une forme de vigilance. Une personne qui l'a côtoyé au cours de sa carrière le dit sans détour : "J'ai rencontré beaucoup de gens. Certains avaient soif de pouvoir, d'autres de gloire et d'autres encore d'argent. Mais rarement quelqu'un qui désirait autant les trois comme John. Et pour y parvenir, il est capable de dire et de faire n'importe quoi, à n'importe qui, à tout moment."

Le grand détracteur nommé Scott Ross

Scott Ross, fondateur de Digital Domain, qu'il a vendu en 2006 à Wyndcrest Holdings LLC, groupe alors dirigé par le réalisateur de films Michael Bay et Textor, n'est jamais parvenu à cerner totalement le personnage. En février 2017, cinq ans après le placement de la boîte sous le régime américain des faillites, il se lâchait sur TheScreamOnline : "Il était, à mon avis, soit un escroc soit complètement stupide. J'étais incapable de trancher. Un jour, j'ai demandé à l'un de ses partenaires s'il pensait que John était mal intentionné ou s'il délirait. Sa réponse : « Les deux. »" La presse US lui a prêté des ascendances avec la famille de nobles du Pont de Nemours, il esquive, préférant se réclamer de la classe moyenne et évoquer ses étés de jeunesse à trimer en entreprise de fret.

Dans les domaines d'activités qu'il a ensuite empoignés, des effets spéciaux aux hologrammes puis à l'intelligence artificielle, le natif de Kirksville (Missouri), fan d'Alex Keaton, le personnage téléviséde lycéen capitaliste tenu par Michael J. Fox dans la série *Family Ties* (*Sacrée famille*), est présenté comme un pionnier et un maître de la surréalité. En 2016, *Forbes* le qualifie de "gourou de la réalité virtuelle à Hollywood". Sa récente arrivée en force dans le foot, précédée d'un crochet par une plateforme de streaming des Ligues de sports américains (FuboTV), vient satisfaire une envie. Mais de quoi ?

Le doute des joueurs lyonnais

Quand il lui arrive de passer une tête à Lyon – son club préféré est Botafogo – "il a la tchatche facile, confie un membre du vestiaire de l'OL. Il parle de tout ce qu'il a pu faire dans sa vie, le business et le foot, ça va ensemble, ce sont ses deux passions. Il a plusieurs clubs, on y pense. Est-ce qu'il est capable de tous les gérer ? Est-ce qu'il va faire le taf ?" Aucun doute pour Durcesio Mello, président de Botafogo, qui a "appris à l'admirer. (…) On cherchait un attaquant. Il m'a dit qu'il voulait recruter Tiquinho. « Mais John, c'est qui ce Tiquinho ? » « Si tu ne le connais pas, tu ne connais rien au foot. » Je crois qu'il avait raison. *(Rires.)* Il a visé juste car ce joueur qui était méconnu et qu'on est allé chercher en Grèce *(à l'Olympiakos)* est le meilleur du Championnat ! John se moque bien de moi avec cette histoire."

À ses côtés, dans sa loge le temps d'un match au Brésil, un témoin le voit "vivre le foot un peu à l'américaine, un peu « show-off », une bière à la main, il prend des photos, papote avec tout le monde…Il est vachement naturel et ne se prend pas la tête sous prétexte qu'il est le propriétaire. J'ai été surpris car je pensais qu'il ne connaîtrait même pas la moitié de son effectif, mais c'est l'inverse. Je l'ai écouté discuter avec un scout de Jeffinho *(désormais à Lyon),* il savait tout de son parcours." Le sien est intimement lié à la pratique sportive. Ado, son truc, c'était le skate, et sa discipline de prédilection, le freestyle.

"Pour parvenir à ses fins, il est capable de dire et de faire n'importe quoi" Une connaissance

Le flirt constant avec ses limites

À Palm Beach, en Floride, très souvent accompagné de son frère aîné Tab, le jeune John se fait remarquer. Craig Snyder, observateur avisé de l'époque, se souvient : "Je ne sais pas si c'était sa passion mais il était un concurrent valable. Il s'est retrouvé en compétition avec Rodney Mullen *(devenu l'un des plus grands skateboarders)* et il y a eu ce concours où il l'a devancé. À ce moment, il a prouvé qu'il était le meilleur. Il aurait pu devenir pro." Mais une chute et une sérieuse blessure à la tête au début des années 1980 l'incitent à stopper, à ranger la planche à roulettes et à privilégier les études.

Mais le Textor d'après est constitué. Claude Queyrel, historien du skate, décortique l'environnement des débuts, qui éclaire un peu le personnage, opaque : "Le freestyle, c'est extrêmement encadré, précis, codifié. Et parce qu'on est dans une pratique avec énormément de travail, une répétition de gestes, où il faut arriver à contrôler parfaitement sa planche, les freestylers sont des gens carrés, bosseurs, qui prennent ensuite des responsabilités dans le business des sports de glisse *(ce qu'il fera en 1996 avec Sims Snowboards).* Le skateboard freestyle, c'est tester les limites tout le temps, c'est aller le plus près possible de la chute, c'est être dans la rupture d'équilibre." C'est John Textor. ⬢ **T. S., avec Ph. A., É. F. et T. T.**

Pénalisé en Serie A la saison dernière, exclu des Coupes d'Europe aujourd'hui, le club italien continue de payer les frais d'un scandale juridico-financier à base de plus-values fictives. Plongée dans les secrets d'investigations tentaculaires, dont les ramifications mènent jusqu'en France.

Par
Simon Bolle

Illustrations
Lamia Benalycherif

Andrea Agnelli, ancien président des Bianconeri, et Pavel Nedved, ex-numéro 2, des hommes au cœur de la tempête.

JUVE, LES MAUVAIS COMPTES FONT LES BONS AMIS

Alex Martin/L'Équipe - Alain Mounic/L'Équipe

Fabio Paratici (au centre avec les lunettes noires), directeur sportif de 2010 à 2021, avait érigé en stratégie les plus-values artificielles lors des transferts. Histoire de rendre présentable les bilans financiers.

Agnelli Andrea. Nedved Pavel. Paratici Fabio. L'énumération, non exhaustive, pourrait correspondre au répertoire d'un super-agent mondial ou au listing de la corbeille présidentielle d'un grand stade européen. *Macché !* En réalité, il s'agit de l'identité des anciens dirigeants de la Juventus mis en cause par le parquet de Turin dans un rapport d'enquête que *France Football* s'est procuré. Un document confidentiel, daté du 30 juin 2022, de plus de cinq cents pages à la teneur explosive. Dans le Piémont, depuis près de deux ans maintenant, on cause beaucoup de "l'enquête Prisma" ou de "l'affaire « plusvalenze »". Les plus-values, en version française, en référence aux soupçons de fraudes et autres manœuvres comptables lors de transferts de joueurs.

L'histoire, parfois aux allures de commedia dell'arte, a fait couler des tonnes d'encre localement, comme tout ce qui touche à la Vieille Dame, certes, mais avec des répercussions sportives tout sauf neutres : un retrait de dix points au classement lors du dernier exercice de Serie A et une exclusion des compétitions européennes pour cette saison. Directement englué dans ce scandale juridico-financier, le board du club italien avait, lui, été contraint à la démission générale dès fin novembre 2022. Exit le président Agnelli, héritier de la grande dynastie, en poste depuis 2010, et le vice-président Nedved, Ballon d'Or 2003, entré également en 2010 au conseil d'administration de son ancien-

"Aux premières réunions, on parlait d'en faire 300 millions d'euros *(de plus-values)*. J'avais des soirées où j'avais envie de vomir rien que d'y penser"

Federico Cherubini, l'ex-directeur du football de la Juventus

ne équipe. Un épilogue inimaginable quelques années en arrière, quand le duo avait insufflé un vent de renouveau.

Quarante-deux transactions dans le viseur de la justice

Démêlons l'embrouille dans l'ordre. Retour au début de l'année 2021, toujours de l'autre côté des Alpes. Au sortir d'un an de pandémie de Covid-19, les Bianconeri, champions en titre, dirigés par Andrea Pirlo et menés par Cristiano Ronaldo, se débattent tant bien que mal sur la scène nationale et continentale. Pendant ce temps, dans les coulisses des instances, la révolution est en marche. La Covisoc, organe de contrôle financier de la Fédération italienne, s'est décidée à éplucher le marché des transferts de Serie A concernant les années 2019, 2020 et 2021. Le début des ennuis pour la Juventus Turin. Car cette dissection aboutira, à l'automne suivant, à l'ouverture d'une enquête par le procureur fédéral Giuseppe Chinè, officiellement averti les 19 et 21 octobre 2021 des premières conclusions écrites de la Covisoc.

Dans ces courriers, que nous avons aussi pu consulter, se trouvent, en annexe, deux tableaux recensant les transactions suspicieuses. Elles sont au nombre de 62 et 42 concernent la seule Juventus. L'étau se resserre. D'autant qu'en parallèle, la Consob, commission de surveillance de la Bourse italienne (où les actions de la Juve sont cotées), s'attaque au cas de la Vieille Dame et donne une nouvelle dimension aux investigations. Le parquet de Turin entre alors en jeu dans ce volet judiciaire.

Les transferts doubles, croisés, miroirs

Que reproche-t-on concrètement à Agnelli, Nedved et consorts, à travers ces transferts dits "doubles", "croisés", "comptables", "miroirs" ou "bilans", en fonction de l'expression utilisée ? Le principe est assez simple. Quand un club cède un joueur, il peut inscrire tout de suite la totalité de la vente dans ses comptes. Un achat, a contrario, peut être amorti sur plusieurs années, proportionnellement à la durée du contrat. Petit exemple : si un club vend X contre 80 millions d'euros et achète Y en même temps et au même prix, avec un bail de quatre ans à la clé pour le joueur recruté (soit 80 millions d'euros divisé par quatre, dit autrement 20 millions d'euros par an), sa balance financière de la première année sera positive de 60 millions d'euros (80 - 20). Bref, une solution facile pour embellir la situation comptable à court terme. Et bien utile quand les pertes, un peu plus plombées par l'effet Covid, s'accumulent.

La goutte de trop : Arthur-Pjanic

La combine est loin d'être nouvelle et se pratique ailleurs qu'au Piémont (le Chievo Vérone avait été sanctionné en 2018), mais le club turinois a acquis une réputation de spécialiste en la matière, un mode opératoire symbolisé par le deal Arthur-Pjanic à l'été 2020. D'un côté, le prometteur Brésilien, en situation d'échec au Barça, et, de l'autre, le métronome bosnien, sur le déclin à Turin. Et, au milieu, un échange. Sur le papier. Dans les faits, ce sont deux transactions distinctes (environ 72 millions d'euros pour le premier, 60 pour le second) entre les deux géants surendettés et prêts à tout pour rester dans les clous.

C'est la goutte de trop. Les médias s'insurgent. Puis viendra le tour des enquêteurs. Justement, ces derniers estiment qu'en procédant de la sorte, la Juve a biaisé ses comptes, alors que la cotation en Bourse lui impose un degré supplémentaire de transparence. Mais comment le démontrer ? Après tout, la valorisation des joueurs suit la loi d'un marché libre, souvent dérégulé, et ne répond à aucun barème universel. Tout l'enjeu de l'instruction repose ici. Saisis, les fins limiers de la brigade financière italienne n'ont pas l'intention de survoler le dossier. Les téléphones des dirigeants des Juventini sont mis sur écoute du 14 juillet au 25 novembre 2021, le siège social et les bureaux des avocats du club sont perquisitionnés dans la foulée, les 26 novembre et 2 décembre. Autant de "preuves recueillies" qui livreront des "indices sérieux de culpabilité", à lire le rapport, fascinant recueil, où se croisent les bilans comptables, le détail des opérations, les copies de contrats, les échanges de courriels, les captures du groupe WhatsApp de l'effectif, les retranscriptions des auditions et les écoutes… Et certaines laissent peu de place au doute.

L'expression "manœuvres correctives" devient même monnaie courante dans •••

Daniele Buffa/Image Sport/Panoramic - Alexis Réau/L'Équipe - Alex Martin/L'Équipe

Claudio Chiellini (à gauche), le comptable officieux, et Federico Cherubini, le directeur du football, l'homme aux carnets secrets recensant toutes les opérations.

••• les discussions. "Aux premières réunions de mars *(2021),* on parlait d'en faire 300 millions d'euros *(de plus-values),* hein ! Je vous jure, j'avais des soirées où je rentrais chez moi et j'avais envie de vomir rien que d'y penser", lâche, un jour, Federico Cherubini, le directeur du football. Plus tard, la fouille des tiroirs de Cherubini permettra de mettre la main sur un objet pour le moins étonnant. Un carnet manuscrit, logo du club en en-tête, intitulé "Livre noir FP" et authentifié par l'intéressé. Il recense, en détail, l'activité du directeur sportif Fabio Paratici. Avec une "stratégie" formelle : "utilisation excessive de plus-values artificielles". Pour les enquêteurs, "il s'agit d'un document d'une importance absolue car il confirme pleinement les hypothèses formulées (...) et déjà largement corroborées au cours des écoutes téléphoniques".

L'ensemble des éléments récoltés leur fait dire que "l'usage massif de cet instrument" des surévaluations obéit "délibérément et sciemment" à "une planification minutieuse et ciblée" et à des "objectifs budgétaires stricts dictés par les dirigeants de l'entreprise", avec Andrea Agnelli en tête de la chaîne des responsabilités et Claudio Chiellini, frère de Giorgio, le défenseur international italien, présenté comme le comptable officieux, parti en 2021 et revenu comme salarié du club en juillet dernier.

Les services de l'OM et d'Amiens

Entre 2018 et 2021, étrangement, la Juve a généré presque autant de plus-values, 321 millions d'euros, que de pertes d'exploitation, 339,5 millions d'euros, et ce, malgré deux augmentations de capital. D'après les experts financiers, "la pandémie n'a eu qu'un effet aggravant limité sur une situation déjà gravement compromise", en partie à cause de la gestion de Cristiano Ronaldo. D'où le recours à ces tours de passe-passe et jeux d'écriture. Qui nécessitent un club en face pour que la transaction puisse se réaliser.

Il se trouve que, parmi la liste réduite des 22 mouvements litigieux, deux d'entre eux impliquent des clubs français. Amiens, à moindre échelle, pour l'arrivée de Rafael Bandeira et le départ de Félix Nzouango, en 2020, pour quelques millions, mais également l'OM, après l'échange, fin janvier 2021, des néophytes Marley Aké et Franco Tongya, contre 8 millions d'euros chacun. Deal qui avait fait grand bruit à l'époque. Tous deux sont redevenus d'anonymes professionnels. Le Français, prêté cette saison à l'Udinese, a disputé six bouts de match avec la Juventus (quatre en Serie A, deux en Coupe d'Italie). Le second, aucun match chez les professionnels avec Marseille, évolue aujourd'hui à l'AEK Larnaca, à Chypre.

"Ces « transferts croisés » seront, financièrement parlant, neutres pour les deux clubs" Alexandre Antonini, juriste de l'OM

Le cas frappant Aké-Tongya

Pas moins de 19 pages sont consacrées au cas "frappant" Aké-Tongya. Frappant car, encore une fois, les enquêteurs sont persuadés d'assister à une "opération miroir", qu'ils expliquent par un prix "clairement disproportionné" et un "conditionnement mutuel", en se fondant sur les clauses des contrats et les nombreux allers-retours de mails entre Turin et Marseille, auxquels nous avons eu accès. Le 25 janvier 2021, à 12 h 11, Paolo Morganti, "chef des opéra-

Independent Photo Agency Srl/Alamy Stock Photo - Marco Canoniero/Alamy Stock Photo - Andrea Staccioli/Insidefoto/Panoramic - Nicolo Campo/Alamy Stock Photo - Fabrizio Carabelli/SOPA Images/Sipa/Alamy Live News- Daniele Buffa/ Image Sport/Panoramic

Pablo Longoria, le président de l'OM, et Fabio Paratici, deux amis de longue date.

LES SALAIRES MIS À L'AMENDE

Il y a plusieurs affaires dans l'affaire Prisma. Les plus-values, en grande partie, mais également un volet sur les manœuvres salariales du club turinois pendant la période Covid. Grosso modo, les enquêteurs lui reprochent d'avoir négocié en secret des reports des salaires et de primes, à hauteur de 90 millions d'euros d'économies, puis de les avoir restitués sous seing privé, dans le dos des instances. Une énième acrobatie du club piémontais pour masquer ses lourdes pertes. Les investigations ont conduit à l'audition de dizaines de membres de la Juventus, dont le Français Adrien Rabiot et sa mère et représentante Véronique, sans grand intérêt pour l'enquête. Sur ce volet salarial, la Juve a finalement bouclé fin mai un accord avec la Fédération italienne et a écopé d'une amende – comme sept anciens dirigeants – d'un peu plus de 700 000 euros, tout en s'engageant à renoncer à tout recours vis-à-vis du parquet fédéral (la justice ordinaire traitera l'ensemble du dossier sans distinction). Seul Andrea Agnelli a refusé de négocier avec la Fédération, qui lui a donc infligé une suspension de seize mois, réduite à dix mois en appel, fin août. ⬢ **S. Bo.**

tions football" à la Juve, détaille "l'accord de transfert" dans un courriel envoyé à Pablo Longoria, alors directeur sportif de l'OM, et ses équipes : trois tranches de paiement (2,5 millions d'euros au 1er août 2021, 3 au 1er août 2022 et 2,5 au 1er août 2023) et un pourcentage à la revente (50 %) identiques. "Selon notre compréhension des négociations menées entre nos deux directeurs sportifs, ces « transferts croisés » seront, financièrement parlant, totalement neutres pour les deux clubs", lui répond Alexandre Antonini, juriste du club phocéen, à 20 h 03.

Les communications se poursuivent durant plusieurs jours, notamment sur les modalités de prise en charge des indemnités de solidarité, et la conclusion du rapport de l'enquête est catégorique : "Le lien et l'unité des deux opérations sont évidents." Plus tard encore, en mai 2021, les échanges reprendront à l'initiative de la Juve, se sachant désormais sous surveillance et désireuse de "changer le mode de paiement" pour ne plus faire apparaître le terme "compensation" sur la facture. Avec, en pièce jointe, une nouvelle version raturée au stylo. Refus de l'OM.

Longoria, le disciple de Paratici

La proximité avec le camp turinois de Longoria, actuel président de Marseille contesté en interne et ancien disciple de… Paratici à la cellule de recrutement de la Juventus entre 2015 et 2018, n'a pas non plus échappé à l'œil acéré des enquêteurs. Pour autant, en France, son club risque-t-il d'être lui aussi inquiété ? Pas vraiment. Selon nos informations, ni le parquet de Marseille ni le parquet national financier n'ont reçu, à ce jour, de dénonciations de leurs homologues italiens.

"Ce transfert a bien eu lieu et est bien enregistré dans nos comptes, sans plus-value fictive, ni échange d'argent", nous a fait savoir l'Olympique de Marseille. De son côté, Amiens n'a pas donné suite à nos sollicitations, pas plus que les différents avocats mentionnés dans la procédure. Quant à la Juventus, la réponse est laconique : "Aucun commentaire de notre part."

Le transfert du dossier de Turin à Rome

Depuis deux ans, la Vieille Dame se fait très silencieuse. Elle avait cru se tirer d'affaire au printemps 2022, quand, sur le plan sportif, la cour d'appel de la Fédération l'avait acquittée, mais le versement au dossier des écoutes et perquisitions – 14 000 pages au total – par la justice ordinaire avait relancé les poursuites, jusqu'à leur clôture en mai dernier et la pénalité de dix points, accompagnée de suspensions pour Agnelli, Paratici, Cherubini et Maurizio Arrivabene (Nedved et six autres anciens dirigeants ont, eux, été blanchis).

Pour le volet civil, un procès est toujours attendu, mais la défense a réclamé un renvoi dès les premières audiences de fixation, début 2023, et a obtenu en cassation, le 6 septembre, le transfert du dossier de Turin à Rome. Une décision •••

Maurizio Arrivabene, membre du CA, Andrea Agnelli, Federico Cherubini et Fabio Paratici (de gauche à droite) ont tous été suspendus ; seul Pavel Nedved (au premier plan) a été blanchi.

••• accueillie comme une victoire par les accusés. La question de la territorialité n'est pas anodine puisque nombreux sont les interlocuteurs à penser que la Juve "prend pour tout le monde". Et ce ne sont pas les propos du procureur à l'origine de l'enquête et retiré depuis, Ciro Santoriello – "Je suis un grand supporter du Napoli et je déteste la Juve", déclarait-il en 2019 –, qui ont estompé la thèse du complot anti-juventino. "La Juve est la seule à payer pour une raison technique, corrige un suiveur du dossier. C'est le seul cas avec des preuves." D'autres procureurs italiens, à Rome, Gênes ou Bologne, par exemple, ont investigué sans succès.

La poursuite de l'enquête à Naples

À Naples, en revanche, l'enquête sur le transfert de Victor Osimhen de Lille au Napoli à l'été 2020, pour les mêmes soupçons, suit son cours. Le buteur nigérian avait été vendu 71,3 millions d'euros, hors bonus, et quatre joueurs quelconques du club italien (Orestis Karnezis, Ciro Palmieri, Luigi Liguori et Claudio Manzi) avaient fait le chemin inverse pour quelque 20 millions d'euros. Une façon pour les deux entités de gonfler artificiellement la note. "Et voilà comment on se retrouve à passer la DNCG les doigts dans le nez, glisse un très bon connaisseur du LOSC. Mais, bon, qui peut dire avec le recul qu'Osimhen ne valait pas autant ? Il vaut même bien plus maintenant. Les quatre autres, par contre..." Karnezis a joué un match de Coupe avec Lille et ses trois compères sont retournés végéter en Troisième, Quatrième et Cinquième Divisions italiennes. En off, un ex-directeur général de nombreuses écuries françaises historiques l'avoue : "Franchement, tout le monde le fait. Des agents me le répétaient : « Tu n'as pas les moyens ? Tu n'as qu'à faire un transfert bilan ! » Mais vous n'êtes pas obligés de le faire aussi connement que la Juve. C'était devenu grossier et industriel. C'est un jeu de balance, avec des plus et des moins de chaque côté, en fonction de ce qui nous convient. On ajuste pour contourner les règles de gestion. Si vous êtes un peu malins, il y a assez peu de risques."

"Cela ne dérange personne, cela arrange même tout le monde", appuie un directeur sportif français. Y compris les joueurs envoyés à droite à gauche, réduits à de pures marchandises ? "Ce sont les dindons de la farce, mais ils n'ont pas conscience de ce qu'il se passe. Et si on prend la Juve, cela ne se refuse pas. Le joueur ne perd pas en salaire et gagne en réputation, l'agent a une belle commission..."

L'ex-DG de clubs français : "En sous-titrage, cela remet en question le modèle des transferts, encore plus avec l'arrivée d'acteurs aux règles différentes." Sous-entendu : l'Arabie saoudite, qui a chamboulé le dernier mercato. Mais, rien qu'en Premier League, Chelsea jongle tout autant avec son milliard de dépenses et ses contrats très longue durée. "Pour la Juve, resitue Raffaele Poli, directeur du Centre International d'Étude du Sport (CIES), ce n'est qu'une manière de retarder le problème de fond et aucunement une solution au souci structurel. Tant que les clubs continueront à vivre au-dessus de leurs moyens..." Le bazar turinois aura tout de même servi de leçon. Au début de l'été, l'UEFA a renforcé son fair-play financier afin, nous précise-t-elle, de "dissuader les opérations de transfert d'avoir lieu dans le seul but de gonfler artificiellement les bénéfices des transferts plutôt qu'à des fins sportives".

Le phénix permanent

La Juventus, elle, n'a depuis pas eu d'autre choix que de réduire largement la voilure. Paratici, qui avait rebondi à Tottenham, a été contraint de démissionner après l'extension, par la FIFA, de sa suspension au niveau mondial. Et Agnelli, déjà bien atteint par l'échec de la Super Ligue, éjecté de la holding familiale, a disparu du paysage. "Il donnait des leçons ici et là, et le petit monde du foot lui a montré qui était le patron. Pas lui, en l'occurrence, se gausse l'une de nos sources. Pour le reste, ce qui va changer, c'est qu'ils ne s'appelleront plus au téléphone. *(Rires.)* Les scandales arrivent souvent par imprudence, quand on se croit intouchable. Mais cela restera une péripétie dans l'histoire de la Juve."

Qui s'est notamment relevée de l'affaire du Calciopoli *(corruption d'arbitres qui a conduit à la rétrogradation en Serie B en 2006).* "Le foot a cet avantage unique dans le milieu du business : il ne meurt jamais, conclut notre dernier interlocuteur anonyme. Ses acteurs peuvent faire toutes les conneries du monde, c'est le phénix permanent." *Fino alla fine* ("Jusqu'au bout"), comme dirait la devise de la Juve. ⬢ S. Bo.

"Les joueurs sont les dindons de la farce mais n'ont pas conscience de ce qu'il se passe. Et la Juve, cela ne se refuse pas" **Un directeur sportif français**

Benjamin Cremel/L'Équipe - Giuseppe Maffia/Alamy Stock Photo - Pro Shots/Alamy Stock Photo - Antonio Pozo/PRESSINPHOTO/Alamy Stock Photo

Miralem Pjanic, Marley Aké et Franco Tongya, trois transferts épluchés par la justice italienne.

Reportage

Du 10 au 15 août, la pelouse de Qaqortoq, au bord de l'Atlantique Nord, a accueilli le Championnat du Groenland. Même dans une brume glaciale, les proches de joueurs ont apprécié le spectacle.

L'ÉLITE DES INUITS

Le Championnat de D1 le plus isolé et le plus court du monde se dispute sur un fjord perdu au cœur des icebergs du Groenland. Immersion dans un tournoi d'une semaine au dépaysement garanti.

Par
Théo Troude, à Qaqortoq (Groenland)

Photos
Bruno Josefsen/L'Équipe

Bentiaraq, de son prénom, émerge des eaux noires de l'Atlantique Nord, les lèvres bleutées et les dents qui claquent. Non, le défenseur central n'est pas devenu adepte de la nage glacée en plein entraînement de pré-tournoi. Le capitaine du Kissaviarsuk ("faucon" en kalaallisut groenlandais), le club de la ville organisatrice de Qaqortoq, retrouve simplement les aléas d'un terrain posé à deux mètres de l'océan, sans filet pour empêcher ses frappes les plus folles de finir à la flotte. "C'est l'été, pourtant…", peste-il en frottant ses doigts tremblants contre son survêtement noir molletonné, avant de repartir au duel dans la brume enveloppant une pelouse synthétique verglacée. Il est 19 heures, la goutte au bout du nez offre un ressenti de – 5 °C dans l'air, quand le doigt mouillé en révèle 5 de plus dans l'eau. Rater son tir ici, c'est nager auprès des icebergs qui dérivent au large. Et affronter le chambrage des copains qui, bien assez tôt, emprunteront le même chemin.

Bienvenue au Groenland. Nous sommes le lundi 7 août. Dans trois jours débutera l'unique semaine du Championnat de Première Division le plus court et le plus isolé du monde. Forcément, il n'y avait pas trop le choix dans la date, puisqu'il gèle trop avant comme après cette période. L'édition 2023 a même été raccourcie à six jours. Prévue du 7 au 13 août, elle a été •••

••• décalée du 10 au 15. Simplement car les huit équipes qualifiées n'arrivaient pas à rejoindre Qaqortoq, commune perdue aux confins du cercle polaire, chez les Inuits (et non Esquimaux, pris ici comme une insulte).

Forfait pour chasser le renne

Rendez-vous a été donné sur ce fjord dans le sud-ouest de l'immense île arctique – 2,1 millions de km^2, soit quatre fois la France, pour 56 000 habitants – appartenant au Danemark. Le port de pêche aux 3 050 âmes est (en général) un petit coin de paradis au bout d'une contrée tout sauf hospitalière. Ici, la mer de glace, 80 % du territoire, se jette dans l'océan. Au pied des montagnes qui retiennent cette masse blanche, l'été redonne vie à des fermes verdoyantes, peuplées de moutons et surplombées par une myriade de maisons violettes, rouges, jaunes, roses ou vertes. Radieux, original pour jouer au foot, mais pas pratique pour recevoir. Puisqu'il s'agit d'un rocher isolé, Qaqortoq ne possède ni réseau routier, ni gare, ni aéroport. Les visiteurs du nord, à plus de 1 000 kilomètres, doivent passer par la capitale, Nuuk (située au milieu de la côte ouest), puis embarquer dans un avion pour Narsarsuaq, au sud, et enfin voguer pendant deux heures à bord d'un vieux chalutier jusqu'à Qaqortoq, au gré des courants capricieux.

20 heures. Proa, l'entraîneur du Kissaviarsuk, siffle la fin de l'entraînement. Bentiaraq Ottosen, soulagé mais des stalactites suspendues aux narines, jette un regard au loin, dans l'espoir d'y déceler l'embarcation d'un concurrent. Rien à l'horizon. L'aventure a déjà rebuté le champion en titre, Nagdlunguaq-48 (le nombre fait toujours référence à l'année de fondation), basé à Ilulissat, au nord. Deux autres clubs de la région l'ont imité. Alors deux équipes éliminées lors des tours régionaux ont été repêchées. Mais le SAK de Sisimiut (également au nord) a décliné la proposition car la majorité de son effectif est partie chasser le renne, selon le rapport de la Fédération. Imaginé à huit équipes, le tournoi se jouera finalement à six. Les deux premiers de cette poule unique s'affronteront en finale, le troisième et le quatrième joueront une petite finale.

Baleine et phoque au menu

En appui sur Bentiaraq, Lars-Ole Knudsen retire ses crampons et ses trois couches de chaussettes. Le milieu nous invite à poursuivre la soirée au *Kunguak,* le barrestaurant du coin, sorte de petite cabane cosy dont sort un panache de fumée. Aux murs de bois clair sont accrochés des lances de chasse. Les plats sont simples : baleine ou phoque, les deux emblèmes de la gastronomie du Kalaallit Nunaat, le nom originel du pays, "la terre des Groenlandais". Ce soir, c'est baleine. Un morceau de chair grasse, très salée, filandreuse, mais qui tient au corps. Le tout est plongé dans du riz et beaucoup trop de sauce de viande. Les boissons, elles, sont là pour réchauffer, entre thé et café. L'endroit parfait pour s'épancher sur une galère.

"La première équipe arrivera mercredi, un jour seulement avant le premier match, synthétise Lars-Ole, également vice-président du club. On a une seule compagnie aérienne et une seule compagnie maritime. Il est impossible d'avoir un vol et un ferry le même jour. Et prendre une nuit d'hôtel coûte beaucoup trop cher pour les clubs. Les équipes venant de l'est n'ont qu'un vol par semaine. Ou elles doivent prendre un vol pour l'Islande puis revenir ici…" Alors, pourquoi organiser la compétition à Qaqortoq ? "Notre club vient de fêter ses 90 ans, répond Bentiaraq. Nous représentons la plus vieille institution de football au Groenland. La Fédération a donc pro-

À quelques hectomètres du petit office de tourisme (à gauche), les six clubs engagés bataillent pour remporter les harpons dorés promis aux vainqueurs. Les joueurs de Qaqortoq, comme Ullu (ci-dessous), accompagné de son fils, assistent à toutes les rencontres, en plus de leur responsabilité dans l'organisation du tournoi.

"On est comme le PSG en France..."

Karsten Moller Andersen, capitaine du B-67

posé d'organiser le Championnat ici." Pour bien jauger l'ampleur du problème, faisons un point financier. Un ticket de ferry Narsarsuaq-Qaqortoq vous coûtera 300 euros l'aller-retour. Sans compter les vols préalables, dépassant les 800 euros. Tout est terriblement cher au Groenland, des pâtes et légumes importés jusqu'aux transports. De quoi pousser un club à réfléchir avant de dépenser son budget de l'année.

On parle ici de Première Division, certes, mais d'une D1 très amateur. Tous les joueurs que nous rencontrons travaillent comme chasseur-pêcheur, charpentier ou électricien, les trois métiers les plus courants au Groenland. Bentiaraq et Lars-Ole, la trentaine, ont connu ces trois univers, avant de bifurquer respectivement vers la politique et le tourisme. Ces contraintes professionnelles expliquent la courte durée de la compétition. Personne ne gagne de l'argent grâce au foot. Chaque équipe en perd, chaque joueur aussi. Le système D peut aider. Le mardi matin, le duo nous présente le petit gymnase de Qaqortoq, face au terrain. "Ici résideront quatre équipes, détaillent-ils en pointant du doigt le vieux parquet de handball, sport national avec le futsal *(nous y reviendrons)*. Les autres seront logées à l'école primaire, située de l'autre côté de la montagne. Six équipes, environ 140 personnes, alors on fait comme on peut." Dans les deux établissements, les joueurs dormiront à même le sol, sur un simple matelas de camping. Même les "stars" du B-67, premier club arrivé, le mercredi midi, après une heure d'avion et deux de bateau.

Le Danemark et le rêve pro

Dans le port de Qaqortoq, c'est l'effervescence pour accueillir l'équipe de la capitale, Nuuk. Les enfants, ébahis devant ces Beatles de l'Arctique, admirent la gamme variée de survêtements dorés et bleus arborés par ces joueurs qui représentent régulièrement plus des trois quarts de la sélection nationale. Une équipe idéale, qui distribue autographes et sourires à volonté. Les minutes s'égrènent et le ferry n'en finit pas de se vider. L'institution la plus titrée du pays (13 sacres nationaux) est un cas à part, avec un entraîneur des gardiens et un préparateur physique, extras que ne peuvent s'offrir les autres clubs.

Patrick Frederiksen en est le capitaine, en plus d'être une attraction malgré lui. Au milieu des Inuits, lui est métisse. "Je suis né à Nuuk, 50 % groenlandais et 50 % nigérian", sourit-il en ôtant ses lunettes de cycliste à effet miroir. Toujours au top du style, les favoris assument leur supériorité sur le terrain. "On vient d'une grande ville *(20 000 habitants),* donc nous avons tous les bons jeunes qui déménagent pour étudier. Notre cité est plus riche en industries et en commerces. Notre terrain est aussi bien plus grand que celui-ci, bloqué par la montagne d'un côté et l'océan de l'autre." Karsten Moller Andersen, le défenseur de B-67 et de la sélection groenlandaise, accourt pour tempérer les ardeurs de son partenaire. "On est comme le PSG en France, sur le papier, on doit gagner. Mais nous n'avons plus gagné depuis 2018 ! Ce tournoi, c'est le point culminant de l'été pour tout le monde ici, pour tous les Groenlandais. Rien d'autre que l'or ne nous satisfera. Pour vous dire, je travaille dans un magasin de vêtements à Nuuk, mon patron est à Copenhague pour la semaine de la mode, et j'ai préféré ne pas l'accompagner. C'est toujours la priorité." •••

Karsten Moller Andersen et Patrick Frederiksen (de gauche à droite), deux des vedettes du football groenlandais. Le premier porte le brassard en sélection nationale, le second est capitaine du B-67.

••• Pour ajouter de l'importance à cette semaine, le sélectionneur a fait le déplacement. Certes, le Groenland n'est pas reconnue par la FIFA, mais une liste doit se dessiner, en prévision de matches amicaux contre les Bermudes, Guernesey, et d'autres territoires non reconnus par l'instance mondiale. Morten Rutkjaer, ancien joueur danois à la tête de la sélection, est arrivé le mardi, avant toutes les équipes. Le temps d'arpenter les rues escarpées de Qaqortoq, et de se rapprocher de Lars-Ole Knudsen. Le milieu du club local, qui a créé sa compagnie de tourisme, a invité l'entraîneur sur un bateau pour admirer les glaciers environnants. Et peut-être mieux. Chaque joueur veut séduire Rutkjaer. Pour une raison claire : être sélectionné représente un tremplin vers la reconnaissance nationale, mais surtout une opportunité de s'exporter au Danemark, le but ultime. Si les relations entre le pays européen et l'île sont plus compliquées que jamais, le royaume constitue pour tous le rêve de devenir pro.

Profils techniques façonnés au futsal

Cela tombe bien, les joueurs groenlandais intéressent de plus en plus les clubs danois. Pas forcément grands (1,73 m en moyenne), les athlètes locaux sont forts physiquement, musclés des bras comme des jambes. Surtout, puisque le climat contraint à pratiquer le futsal neuf mois sur douze, la grande majorité dispose de qualités techniques supérieures à la moyenne. Il suffit de se rendre à l'ultime entraînement du B-67 pour s'en rendre compte.

Adossé à la main courante, le coach danois de l'équipe, Christian Bohmann Knudsen, analyse le profil de ses hommes. "Leur grande compréhension des petits espaces est une excellente base, souligne-t-il en vissant sa casquette américaine. Le futsal est un jeu tactique, complexe, qui développe l'intelligence. Mais ils doivent maintenant s'adapter au grand terrain. Ce sont des modèles de courses différents à assimiler en moins de trois mois de préparation..."

L'entraîneur est coupé dans sa phrase par un énorme bruit. C'est une scie, des étincelles volent. Dans son dos, des joueurs de Qaqortoq finissent de construire l'unique tribune de la compétition. Le bois de chêne, si jeune qu'il laisse des traces jaunes au bout des doigts, est taillé au millimètre par Lars-Ole, Bentiaraq et le duo composé d'Ullu et Malik, le gardien de but. Ce dernier s'empare d'une soudeuse, pour laisser reposer la structure sur un container rouillé, abandonné là. À dix-huit heures du coup d'envoi, l'organisation est bouclée.

Recruteur de Braga en mission

Trois individus semblent concentrés, isolés parmi les familles qui papotent au soleil. Ils ne parlent pas. Qui sont-ils ? Des recruteurs en mission. "On a noué un partenariat avec des clubs qui viennent nous observer pendant le tournoi, explique Christian Bohmann Knudsen, l'entraîneur du B-67. Il y a d'abord eu le FC Copenhague, puis plus récemment Klaksvik." Le club phare des îles Féroé, qualifié pour la Ligue Europa Conférence après avoir frôlé la Ligue des champions, est le nouvel eldorado des joueurs locaux. "L'un de nos meilleurs prospects, Rene Eriksen Petersen *(22 ans),* milieu offensif, vient de rejoindre cette équipe", poursuit le tacticien.

Une courte enquête permet d'identifier le troisième "espion", dont le coach n'a pas encore le droit de parler. Après discussion avec des spectateurs curieux, c'est certain : celui-ci travaille pour le SC Braga. Assez logique puisque le club portugais dispose d'une excellente section futsal. Un joueur recruté ici pourrait servir deux objectifs à la fois. "Pour résumer, cette semaine, nos gars veulent gagner le tournoi, briller devant le sélectionneur et, peut-être, se rendre en Europe, résume le coach. C'est leur rêve. Bien sûr, ce n'est pas réaliste pour tout le monde, mais il est important d'au moins en rêver." D'autant plus que les récits de réussite se multiplient. Outre Rene Eriksen Petersen, deux noms reviennent dans toutes les bouches et prouvent que tout est possible. Celui de Nemo Thomsen, d'abord. L'avant-centre est devenu il y cinq ans le plus jeune buteur de la compétition, à 14 ans •••

"Ils veulent briller devant le sélectionneur et se rendre en Europe, leur rêve"
Christian Bohmann Knudsen, coach du B-67

La pelouse synthétique a été posée il y a cinq ans pour remplacer un rectangle de terre et imiter le modèle islandais, capable de jouer toute l'année. Des conditions idéales pour disputer la finale nationale, opposant le B-67 (en bleu) au G-44.

Reportage

Même à la tombée de la nuit (à gauche), la tribune artisanale fait le plein (ci-dessus). Le banc de touche, où s'assoit Christian Bohmann Knudsen (à droite), l'entraîneur du B-67, a lui aussi été construit à quelques jours du tournoi par les joueurs du K-33, dont Bentiaraq Ottosen (au centre, en bas à gauche).

••• seulement. Âgé de 19 ans aujourd'hui, il impressionne à Kolding, en Deuxième Division danoise. Et une joueuse, Asii Berthelsen, prouve les progrès du football féminin. La buteuse (19 ans) du Fortuna Hjörring, en Division 1 danoise, compte 19 capes avec les équipes de jeunes du Danemark.

Jeudi 10 août, 11 heures. La pression monte à chaque coin de ruelle en cette première journée du tournoi, comme près de "la botte inuite", le monument central. Toutes les familles sont là. Chaque joueur connaît quelqu'un dans le public. Un raté pourrait ternir toute une réputation. La tribune affiche complet, la main courante et les rochers aussi. "Ce tournoi signifie tout pour nous, s'émeut Bentiaraq. Ce n'est qu'une fois par an, pour une semaine. L'attente est énorme et il faut profiter à fond de l'événement." Et, tout de suite, une surprise. B-67, invincible en apparence, tombe d'entrée face au modeste G-44 (2-3), de la ville de Qeqertarsuaq, une petite île du nord. Nous retrouvons l'entraîneur Bohmann Knudsen, dépité face à la seule caméra, dédiée à YouTube : "Mes gars doivent être des modèles pour la jeune génération, nous avons la responsabilité de montrer l'exemple : prouver que si on travaille dur, on peut tout accomplir."

"On a une vraie responsabilité pour montrer l'impact positif du foot" Lars-Ole Knudsen, milieu du K-33

Un événement vital en pleine crise de suicides

Des mots qui raisonnent au-delà du foot vu le contexte au Groenland. En amont du terrain, au pied de la montagne, un bâtiment en bois rouge le rappelle. Le Sulisartut Hojskoliat (lycée professionnel) de Qaqortoq est devenu le refuge des "témoins de la crise des suicides", venus de tout le pays afin de recevoir une aide psychologique pendant quatre mois. Aucun territoire dans le monde ne souffre autant de ces drames que l'île : divers rapports officiels présentent un taux moyen annuel de 86 suicides pour 100 000 habitants. Soit environ sept fois plus qu'en France. La jeunesse est la première touchée. Et, dans l'air, on sent la volonté des joueurs de donner de l'espoir aux 55 pensionnaires de l'établissement, tous présents en tribunes mais silencieux face au tabou. "Moi, tu sais, j'ai sept copains qui ont commis l'irréparable, lâche froidement Bentiaraq avant d'entrer sur la pelouse pour le dernier match de la journée, le regard porté vers ces spectateurs âgés de 18 à 25 ans. Donc, je sais le mal que ça fait. Le football peut aider."

Ce triste phénomène est lié à l'isolement, qui nourrit un alcoolisme chronique, des violences au sein du cadre familial, tandis que les plus jeunes comparent leur vie ici avec celle qu'ils fantasment par le prisme déformant des réseaux sociaux occidentaux. "Beaucoup pensent qu'ils sont délaissés, poursuit Lars-Ole. On a une vraie responsabilité pour montrer l'impact positif du foot, du partage. Certains jeunes du centre intègrent parfois nos équipes pour le tournoi."

Partir au Danemark, beaucoup de ces jeunes l'ont tenté. Si le prix des billets est élevé (800 euros le vol Narsarsuaq-Copenhague) la démarche est simplifiée par le fait que tous partagent avec les Danois un même passeport et une même langue. Mais pas la même culture. Il arrive que le choc soit tel que les suicides surviennent dans la foulée du retour au pays. Lars-Ole a fait le voyage, et se souvient de ce sentiment d'être "étranger. Certains Danois sont encore arrogants parce que nous sommes groenlandais. Ça vient de l'époque où ils nous ont exploités et ont tenté de nous imposer leur culture."

Harpons dorés en guise de trophées

En avril, le territoire, "autonome" dans les statuts, s'est doté de son premier projet de Constitution. Une base pour un futur référendum. Les sondages révèlent que près de 70 % des habitants souhaitent quitter le giron danois. En dehors du volet social, complexe, le Groenland s'estime capable de se suffire à lui-même, grâce à ses ressources en minerais rares, notamment en or. Cette abondance se retrouve dans les trophées réservées aux vainqueurs : des harpons dorés, le pinacle de la tradition locale. Après cinq jours de tournoi, G-44 occupe toujours la tête devant B-67, qui a oublié sa défaite initiale contre les premiers en s'imposant 6-1, 7-0, 15-0 et 5-0. Au dernier jour, le public hurlant de Qaqortoq fait vibrer le bois de la tribune et porte son équipe de Kissaviarsuk sur le podium final contre IT-79 (2-1), l'autre club de la capitale Nuuk.

Une prouesse inespérée, deux jours après un revers, lors de la phase de poules, face à la même équipe (4-8). En finale, c'est une autre revanche. G-44 et B-67 se disputent les fameux harpons d'or. Cette fois, aucun faux pas. Le favori l'emporte 5-0, comme une évidence, avec notamment un but superbe, un lob de 35 mètres, visionnable sur les réseaux sociaux. Les vedettes du B-67 affichent leur soulagement. Deux de nos guides de la semaine, Frederiksen et Moller Andersen, intègrent l'équipe de la compétition. Dans la nuit, les célébrations se poursuivent au sommet d'un fjord. On allume un feu près du trophée, on danse, même entre adversaires. En attendant le feu d'artifice. La (très) courte saison de Championnat du Groenland se termine, une autre s'ouvre : celle des aurores boréales. ⬢ T. T.

14 septembre 1967. Salif Keita, 20 ans, atterrit à Orly en provenance de Monrovia, capitale du Liberia où il a été dépouillé. Un émissaire de Saint-Étienne est censé accueillir l'attaquant malien du Real de Bamako. Mais personne n'est là. Ne pouvant s'acquitter d'un billet de train, Keita persuade un chauffeur de taxi de le conduire à Geoffroy-Guichard. Prix de la course de 515 km : 1 060 francs, 1198 euros constants.

L' AUTRE ANGE VERT

De Salif Keita, décédé le 2 septembre à 76 ans, beaucoup retiennent ses feintes de corps, d'autres comme Alain Giresse "sa vitesse et son efficacité", 120 buts en 149 matches avec Saint-Étienne. Retour sur le passage de l'attaquant malien dans le Forez entre 1967 et 1972 qui lui a permis de décrocher le premier Ballon d'Or africain en 1970, trois titres de champion de France en 1968, 1969 et 1970, et deux Coupes de France en 1968 et 1970.

Par
Laurent Crocis

Photos
L'Équipe

28 juin 1971. Salif Keita reçoit à Bamako des mains de Max Urbini, rédacteur en chef de *FF*, le premier Ballon d'Or africain, dont la dernière édition se tiendra en 1994. Un événement tel qu'Afrique Inter y consacre une émission.

Hommage

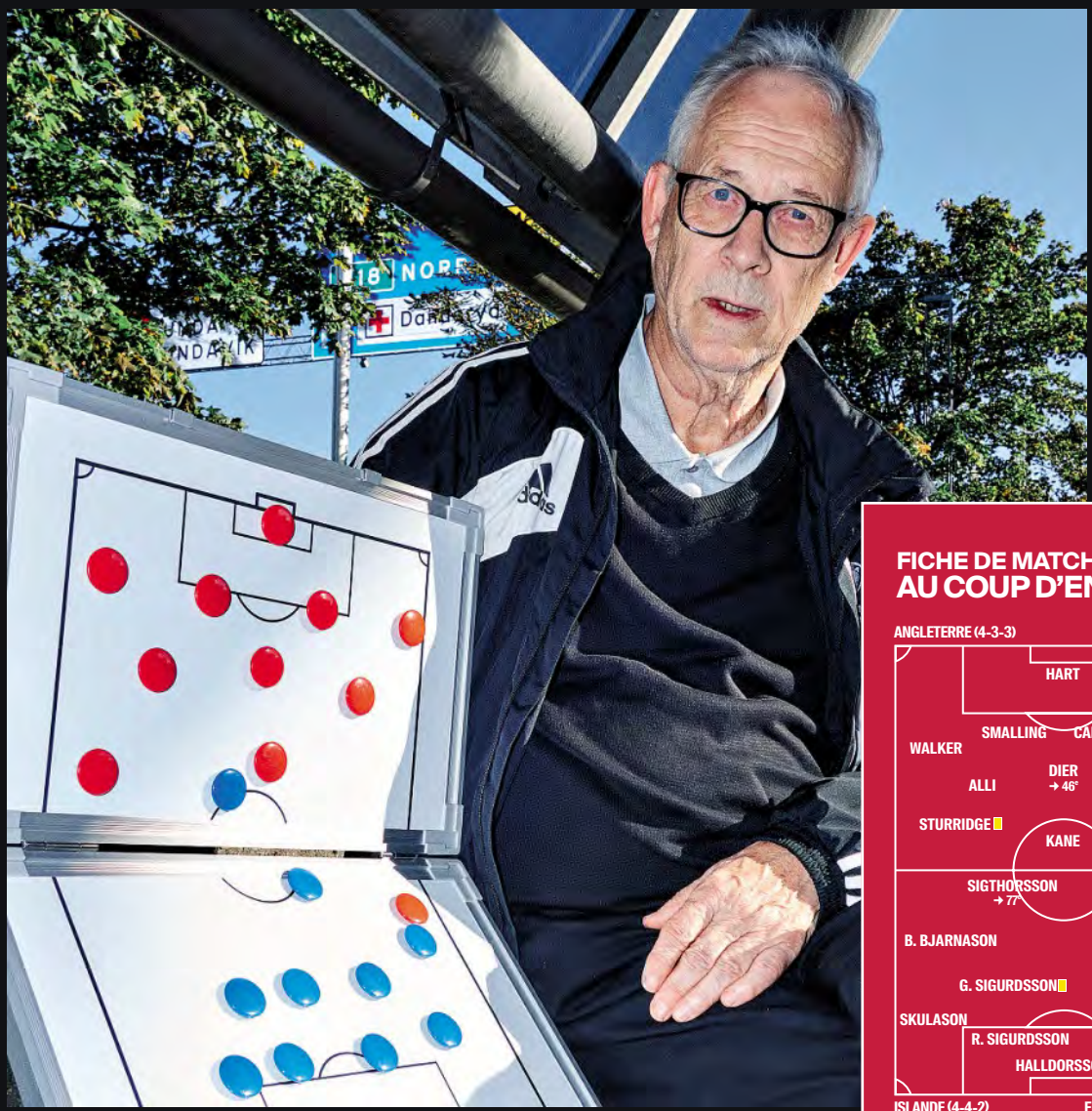
2 octobre 1968. D'Albert Batteux, son entraîneur à Saint-Étienne, Salif Keita disait qu'il avait "tenu le rôle de père" à son arrivée en France (en bas). Un "père" qui disait de son "fils prodige" : "S'il était né dans un grand pays de football, il aurait été l'égal de Pelé." Les hommages pour le joueur, tout au long de sa carrière, se sont doublés de louanges pour l'homme. De la part de coéquipiers conquis, comme le Camerounais Fréderic Doumbé, son voisin de palier, "son grand frère" (ci-contre, à droite), Dominique Bathenay ou Patrick Revelli (ci-dessus).

31 mars 1971. À l'occasion d'un match de gala à Colombes entre une sélection OM-ASSE et Santos (0-0), Salif croise la route de Pelé (ci-contre). Sous le charme, le public scande le nom du Malien en seconde période. Un enthousiasme que partage Alain Giresse, lors du ASSE-Bordeaux du 30 octobre 1971 (1-1, en bas). Et le Girondin d'avouer encore aujourd'hui : "On se disait « aïe » quand on savait qu'on allait le croiser."

Hommage

1er avril 1970. Aimé Jacquet et Salif Keita, dans le vestiaire du Parc des Princes (ci-contre, à gauche). Le duo a inscrit les deux buts du match d'appui de Coupe de France contre Nîmes. Saint-Étienne est en route pour son troisième succès dans l'épreuve, le deuxième pour le Malien. Car le natif de Bamako aime les matches coupe-ret. Déjà, contre Nîmes, lors du 8e retour (en haut et ci-contre), le numéro 10 des Verts avait marqué (2-1). Mais, c'est le 1er octobre 1969, en C1, que l'Europe découvrait Keita, tombeur du Bayern Munich (0-2, 3-0) en 16es de finale en marquant le but décisif. De quoi se laisser aller à des confidences en compagnie de Georges Bereta (ci-dessous).

Janvier 1971. *FF* vient de décerner, le premier Ballon d'Or africain à Salif Keita. L'occasion de pénétrer l'intimité d'un homme ouvert sur le monde, futur diplômé de l'université de Boston en 1985, qui deviendra ministre et dirigera la Fédé malienne de foot de 2005 à 2009. Sans oublier de transmettre sa passion en ouvrant en 1993 à Bamako le centre Salif-Keita.

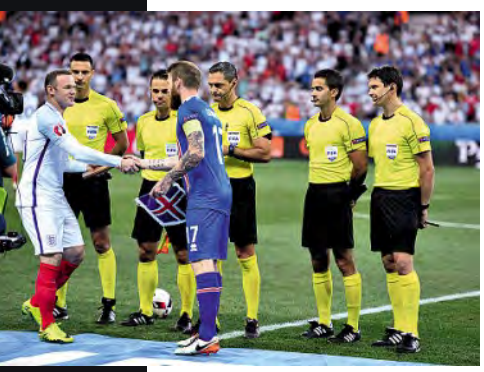


FICHE DE MATCH AU COUP D'ENVOI

ANGLETERRE-ISLANDE : 1-2
HUITIÈMES DE FINALE EURO 2016

Lars Lagerbäck "J'AI REÇU 75 VOIX À LA PRÉSIDENTIELLE"

Qualifiée pour la première fois pour un Euro, l'Islande du sélectionneur suédois Lars Lagerbäck a réussi, en 2016, à se hisser en quarts de finale en éliminant l'Angleterre. Le plus grand exploit sportif du pays. Par Olivier Bossard, à Stockholm. Photos Christophe Berlet/L'Équipe



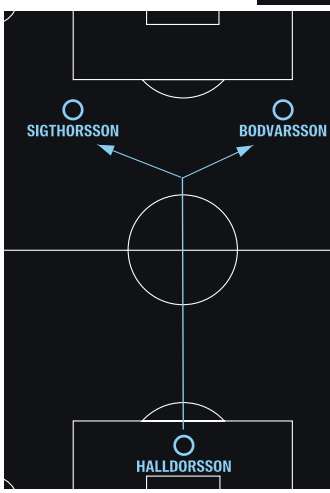
Lors du traditionnel échange de fanions, entre Wayne Rooney et l'Islandais Aron Gunnarsson, le capitaine anglais a encore le sourire. Pas pour longtemps...

Pierre Lahalle/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"SI VOUS PERDEZ, JE REVIENDRAI VOUS HANTER"

"Nous logions dans le meilleur camp de base que j'aie jamais eu, un petit hôtel tenu par un couple, tout près d'Annecy. La Suisse l'avait choisi avant nous, mais l'avait abandonné, parce que certaines chambres étaient petites. Ça n'était pas un problème pour nous. Il y avait une salle de sport, une piscine, nous étions juste à côté du lac. C'était parfait. Nous avions eu quatre jours pour préparer le match. C'était largement suffisant. La seule chose qui changeait, c'était que les médias anglais avaient débarqué en masse à nos conférences de presse. Les journalistes avaient d'ailleurs été étonnés de pouvoir parler aussi facilement avec nos joueurs.

Mais tout était très simple chez nous. L'Islande est un pays spécial à bien des égards et, surtout, très positif. J'avais des joueurs qui ne se plaignaient jamais. Ils sont comme ça là-bas. Ils sont habitués à se débrouiller seuls, ils n'attendent pas que quelqu'un vienne arranger les choses pour eux. Ils possèdent une force mentale et une discipline fantastiques. Je n'ai jamais eu un seul problème avec mes joueurs. Et j'avais une vraie équipe de copains. Il n'y a pas beaucoup de licenciés sur place. Tous se connaissaient depuis l'enfance et se suivaient depuis les équipes de jeunes. L'ambiance était géniale. C'était très facile pour moi. Les Islandais sont très patriotes. Ils avaient hâte de défendre les couleurs de leur pays face à l'Angleterre. Moi, c'était la septième fois que j'affrontais les Anglais sans jamais avoir connu la défaite. Pendant la semaine, j'avais dit à mes joueurs que s'ils perdaient, je reviendrais les hanter. *(Rires.)*"



Le gardien islandais Halldorsson devait faire parvenir le ballon le plus vite possible à l'un des deux attaquants, proches de la surface de réparation adverse. Le but ? Conserver la balle pour donner au bloc équipe le temps de remonter.

LE PLAN DE JEU
"PAS LA MEILLEURE ANGLETERRE DE L'HISTOIRE"

"Notre plan était très simple : ne surtout rien changer. Ça faisait quatre ans que nous étions ensemble et quatre ans que l'équipe évoluait exactement de la même façon, en 4-4-2. Avec le temps, j'avais l'impression que tous récitaient la même gamme et la maîtrisaient à la perfection. Mes joueurs savaient exactement quoi faire, étaient extrêmement bien organisés. La seule chose qui changeait, c'était l'endroit où on allait défendre sur le terrain. Face à l'Angleterre, l'équipe devait évoluer plus bas. L'idée était d'être forts défensivement, avec des milieux axiaux pour aider la défense centrale en phase défensive, et à chaque récupération de balle, de vite l'envoyer vers nos deux attaquants pour la conserver le temps que le bloc remonte. C'était presque plus simple pour l'Islande •••

••• de rencontrer l'Angleterre. La Premier League est tellement populaire dans ce pays, tellement diffusée, que tous mes joueurs connaissaient parfaitement leurs adversaires et leur façon de jouer. Cette équipe d'Angleterre n'était pas la meilleure de l'histoire. Évidemment, il y avait des joueurs dangereux comme Harry Kane, Raheem Sterling ou Wayne Rooney, mais il n'y avait aucun plan précis contre eux. On fait ça quand on affronte l'Argentine de Lionel Messi ou le Portugal de Cristiano Ronaldo. Même mes joueurs m'avaient dit qu'ils ne voulaient rien changer, parce qu'ils maîtrisaient notre façon de faire et aimaient ça. Alors je leur ai dit qu'ils auraient très peu le ballon, et que dans ces petits laps de temps, ils devraient prendre les meilleures décisions. Je n'ai pas oublié, non plus, de leur dire que le football était le seul sport collectif dans lequel une formation de Troisième Division pouvait battre une grande équipe. C'est ça qui est intéressant avec ce sport."

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"ILS N'AVAIENT PAS BIEN NOTÉ QU'ON ÉTAIT FORTS SUR LES TOUCHES"

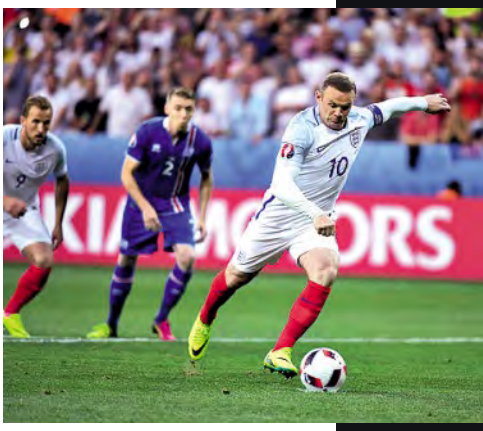
"Quand j'ai vu la composition anglaise, j'étais content de voir Rooney aligné au milieu, loin de notre surface de réparation. Finalement, il marque au bout de quatre minutes sur un penalty, après une faute de notre gardien. Je n'étais pas content, j'ai certainement dit deux ou trois gros mots en suédois. *(Sourire.)* Ce n'est jamais bon de prendre un but aussi rapidement, mais plus vous le prenez tôt, plus vous avez du temps pour revenir. Mes joueurs devaient réagir. Mais c'est très difficile d'influencer quoi que ce soit quand ils sont sur le terrain. Ils sont concentrés et ne vous entendent pas. Vous ne parlez qu'avec ceux qui sont près de votre banc. Deux minutes après, on réussit à égaliser *(au départ, d'une longue touche)*. C'est comme si on redémarrait un nouveau match.

Je savais que l'Angleterre avait envoyé pas mal d'observateurs, mais ils n'avaient peut-être pas bien noté qu'on était très forts sur les touches. Notre capitaine Aron Gunnarsson pouvait envoyer le ballon jusque dans la surface adverse et nous avions déjà marqué plein de buts sur de telles actions. Nous travaillions beaucoup cela. Un bon lancer à la main est toujours plus précis qu'avec les pieds. À la 18e minute, on double la marque sur la plus belle action de notre Euro, grâce à Kolbeinn Sigthorsson *(à l'époque à Nantes)*, qui cadre sa première frappe du tournoi. À ce moment-là, ma seule préoccupation était que mes joueurs ne soient pas passifs et respectent notre plan de jeu jusqu'à la mi-temps."

LA MI-TEMPS
"IL FALLAIT QUE LES JOUEURS RESPIRENT ET ME LAISSENT PARLER"

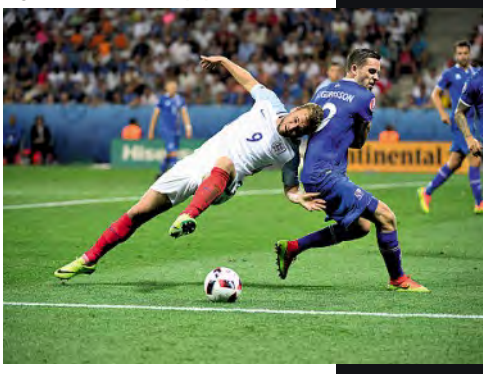
"J'avais mes habitudes à la mi-temps. Les premières minutes dans le vestiaire ne doivent déclencher aucune discussion ou quoi que ce soit. Je voulais que les joueurs se détendent, reprennent leur souffle et boivent de l'eau, tranquillement. C'est toujours à moi d'être le premier à dire quelque chose. Les joueurs n'ont pas la même vue d'ensemble sur le match. Il fallait donc qu'ils respirent et me laissent parler, plutôt que de partir dans de longs échanges

En phase défensive, Sigurdsson avait pour consigne de venir se placer près des défenseurs, dans l'axe, pour renforcer l'arrière-garde islandaise.



Dès la 4e minute, Wayne Rooney ouvre la marque sur penalty.

Harry Kane, comme tous ses compères de l'attaque anglaise, se heurte durant tout le match au mur dressé par Gylfi Sigurdsson et ses coéquipiers.



Dans les dernières minutes, Joe Hart, le gardien anglais (en rose), vient prêter main-forte à ses coéquipiers pour arracher la prolongation. En vain !

entre eux. Mais, encore une fois, les Islandais sont très bons pour ça. Ils ont beaucoup de sang-froid et restent toujours très calmes. Le vestiaire était d'ailleurs toujours très calme. Je m'exprimais en anglais, une langue que tout le monde pratique en Islande. Je dis toujours que 90 % du travail d'entraîneur se fait avant les matches. Donc, à la pause, il faut trouver les mots justes. Mais je n'avais rien à leur reprocher. Tout le monde avait été très discipliné, chacun avait parfaitement rempli son rôle. Je leur ai juste dit que je ne voulais pas perdre ce que j'avais vu durant ce premier acte. Il fallait continuer à être ambitieux, mais pas non plus dans l'excès, sous peine de trop en faire, de devenir plus individualiste, de tenter trop de choses et de ne plus penser collectif. J'avais décidé de ne faire aucun remplacement. Si ça marchait, il n'y avait aucune raison de changer. Je devais juste faire attention à la fatigue."

LA SECONDE PÉRIODE
"MON CAPITAINE A JOUÉ BLESSÉ, IL NE M'A RIEN DIT"

"L'Angleterre décide rapidement de devenir plus offensive. Mais, sur le terrain, j'avais des joueurs qui étaient comme des coaches et savaient gérer. Mes deux milieux, Gylfi Sigurdsson et Gunnarsson, ont glissé parfaitement vers l'arrière pour aider la défense centrale. J'ai d'ailleurs appris après le match que le second, mon capitaine, avait joué blessé toute la seconde période. Il ne m'avait rien dit. Ça vous aide à comprendre la mentalité de ces joueurs. Lui, il était tellement solide qu'il aurait fallu qu'il se casse la jambe pour ne pas jouer. Plus les minutes passaient et plus je voyais •••

Pierre Lahalle/L'Équipe - Alain Mounic/L'Équipe

Au tableau !

Lars Lagerbäck reste dans l'histoire du football islandais comme le premier sélectionneur à avoir battu l'Angleterre.

Alain Mounic/L'Équipe - Pierre Lahalle/L'Équipe

••• les Anglais stressés. Ils étaient moins sereins et balançaient un peu plus les ballons. J'ai finalement décidé de sortir mes deux attaquants. J'aurais préféré qu'ils restent sur le terrain, mais ils avaient beaucoup couru et étaient fatigués. Je les remplace par deux milieux. Au premier tour contre l'Autriche *(2-1),* j'avais fait la même chose et cela nous avait offert la victoire.

On peut se dire que c'est dangereux de jouer sans attaquant, mais il me restait encore un changement. Nous avions travaillé les tirs au but, au cas où. La liste des tireurs avait même déjà été discutée. Plus les minutes passaient et plus je regardais le chronomètre. Sur le dernier corner, mon gardien rate sa sortie, mais un Anglais rate aussi sa reprise de la tête... Quand l'arbitre a sifflé la fin de la rencontre, j'ai vu tout le monde partir dans tous les sens. Moi, je ne voulais pas encore exploser. Je voulais d'abord aller voir Roy *(Hodgson, le sélectionneur anglais)*, que je connaissais depuis longtemps. Je l'ai remercié pour le match, j'ai vu qu'il était triste. De notre côté, nous venions de réaliser un nouvel exploit, après celui de s'être qualifié pour le premier Euro de l'histoire du pays. C'était incroyable."

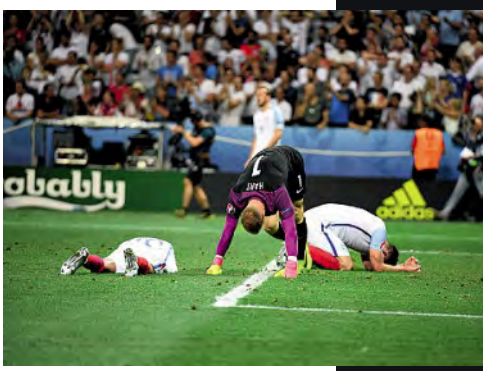
Quand Kane avait le ballon, l'un des deux attaquants le pressait pour le forcer à faire une passe latérale et isoler le long de la ligne le destinataire.

L'IMAGE QUI RESTE

"99 % DE LA POPULATION SUR PLACE ÉTAIT DEVANT LA TÉLÉ"

"Gagner un match avec l'Islande contre l'Angleterre reste une sensation incroyable. C'est tellement satisfaisant ce genre de moment. Comme de se retrouver devant la tribune, pleine de supporters islandais venus nous soutenir. Dans le vestiaire, les joueurs

Toute la détresse de Dele Alli, Joe Hart et Gary Cahill (de gauche à droite): l'Angleterre est éliminée.



FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

étaient très contents. Même s'ils étaient disciplinés, ils savaient fêter les bons moments. Moi, je repensais à cette journée incroyable que nous venions de vivre tous ensemble. Ensuite, en conférence de presse, les journalistes islandais m'ont montré les rues de Reykjavik pendant la rencontre. C'était vide. Il n'y avait personne. Tout le monde était devant le match. C'était incroyable. On a appris par la suite que 99 % de la population sur place était devant la télé, les 1 % restants étant des médecins ou des pompiers. Une grande partie de la population totale de l'île s'était déplacée en France pour nous soutenir. C'était complètement dingue. Aujourd'hui encore, on me parle de ce match. C'est l'un des plus grands que j'ai dirigés. J'avais décidé, avant la compétition, de quitter mon poste après l'Euro. Alors, pouvoir aller aussi loin, avec un pays que j'ai autant aimé, est quelque chose de magnifique. Quand je vais en Islande, on me l'évoque tout le temps. J'ai même appris que j'avais reçu 75 voix à l'élection présidentielle islandaise. *(Rires.)*" ⬢ O. B.

LES STATS

Angleterre		Islande
63 %	POSSESSION	37 %
18	TIRS	8
5	TIRS CADRÉS	5
7	CORNERS	2
2	HORS-JEU	1
6	FAUTES COMMISES	15
451	PASSES RÉUSSIES	173
105	DISTANCE PARCOURUE (KM)	109

LES BUTS

1-0 Rooney (4e, s.p.)
1-1 R. Sigurdsson (6e, passe d'Arnason)
1-2 Sigthorsson (18e, passe de Bodvarsson)

Aron Gunnarsson en maître du clapping devant les supporters islandais.

LE QUIZ DE LARS : 6/6

"Dans quel stade avez-vous disputé ce huitième de finale ?
(Il réfléchit.) Nice ? (**Vrai**. À l'Allianz Riviera.) **1/1**

Quelle était la nationalité de l'arbitre ?
J'hésite entre slovène et slovaque. Je vais dire slovène. (**Vrai.** M. Damir Skomina.) **2/2**

Combien de cartons jaunes ont reçu vos joueurs ?
Deux, je pense. (**Vrai.** Gylfi Sigurdsson et Aron Gunnarsson.) **3/3**

Quel était le pourcentage de possession de votre équipe à la fin du match ?
Je m'en souviens. 37 %. (**Vrai.** Et donc 63 % pour l'Angleterre.) **4/4**

Combien de frappes avez-vous tentées durant ce huitième de finale ?
Même pas dix, je crois. Je vais dire huit. (**Vrai.** Pour cinq tirs cadrés.) **5/5**

Combien de vos joueurs évoluaient dans les Championnats anglais au moment de disputer cet Euro ?
Ils étaient trois. (**Vrai.** Aron Gunnarsson à Cardiff City, Gylfi Sigurdsson à Swansea et Johann Berg Gudmundsson à Charlton.) **6/6**" ⬢ O. B.

À Alger la Blanche, le football, marqué par le poids de l'histoire, se nourrit de rivalités populaires venues de loin. Les plus grands clubs survivent, malgré le manque d'infrastructures, alors que de nouveaux stades sortent de terre.

ALGER, MÉMOIRE À VIF

Par
Nabil Djellit, à Alger

Photos
Lahcène Abib/L'Équipe

ATLAS

Alger, Algérie.
Population 3,5 millions pour l'agglomération.
Température moyenne l'hiver 11 °C.
Température moyenne l'été 26 °C.
Ensoleillement 8 heures par jour.
Précipitations 64 jours par an.

À Alger, l'histoire est partout. Chaque recoin est un enivrant voyage dans le temps. Notre aventure commence sur les hauteurs, à la Casbah, avec ses remparts d'époque ottomane. Ici demeure l'âme de cette médina, la ville en arabe. Entre les ruelles escarpées, humides et tortueuses, le football ne colore pas les murs, il les imprègne comme un buvard, avec deux axes rivaux mais complémentaires : le Mouloudia (MC Alger), les Vert et Rouge, versus l'US Médina d'Alger (l'USMA), les Noir et Rouge. Dans un même quartier, deux institutions qui se vouent une acide amitié. Dans la même douëra, ces vastes maisons à étages de la Casbah, cohabitent des supporters des deux clubs au sein de la même famille, source de débats sans fin.

Dans notre immersion, un premier guide de choix : Patrice Beaumelle, l'entraîneur du MC Alger. Nous nous engouffrons au *Repère*, restaurant niché au pied de la plus vieille mosquée d'Alger, édifiée au X^{e} siècle. En quelques pas, nous basculons dans la deuxième religion du pays, le football. Conversion immédiate. Sur les murs, encadrés comme des trophées, des clichés d'Éric Cantona, de Guy Roux, de Rolland Courbis, de Paolo Maldini ou de Djamel Belmadi, le sélectionneur national. Ici on vient déguster des sardines fraîches ou des *kalb el louz* (un gâteau algérien à la semoule, imbibé de miel). Notre regard s'arrête sur une photo où trois hommes posent à la manière d'Al Capone et de ses frères, ambiance Chicago des années

1930. Mahfoud, l'un des membres du staff du MC Alger, nous la détaille : "Ici, c'est mon oncle, il travaillait pour la Gestapo, il a disparu en 1941. On ne sait pas, peut-être qu'il est parti en Argentine ?"

Le Mouloudia d'Alger, à jamais le premier

Un peu interloqué, mes yeux se portent sur un autre trio. Ceux-là affichent leurs mitraillettes en bandoulière. C'est une photo de Youcef Saadi, d'Ali la Pointe et du petit Omar, les trois principaux protagonistes de la bataille d'Alger contre l'armée française en 1957, durant la guerre d'Algérie. Trois membres du FLN considérés comme des supporters du MC Alger. La bataille se joue désormais sur d'autres terrains. Dans la capitale, les clubs de Belouizdad (l'ancien quartier Belcourt), Hussein-Dey et El-Harrach se disputent les faveurs des banlieues défavorisées, tandis que le Mouloudia et l'USMA prospèrent sur des racines anciennes, menant aux quartiers populaires du centre, la Casbah et Bab el-Oued. "Leurs supporters sont de la même famille, il n'y a pas de haine, assure Mahfoud, l'intendant du MCA. Le Mouloudia et l'USMA, c'est la ville d'Alger. El-Harrach, lui, englobe les quartiers pauvres de l'est." Après ce cours de géographie, on descend prendre le pouls de la basse Casbah. À chaque ruelle pavée, le même refrain : "Alors coach, ça va être l'année du Mouloudia ?"

Le MCA, c'est comme l'OM, à jamais le premier. En 1976, il devient la fierté de tout un pays en •••

PRATIQUE

Décalage horaire
- 1 heure en été.

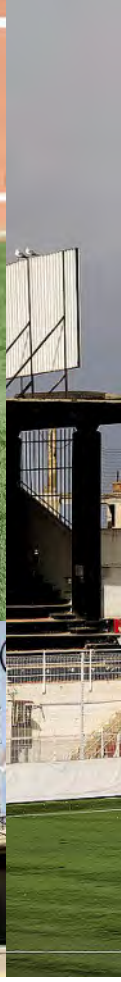
Distance Paris-Alger
1350 km.

Prix du billet d'avion
600-700 euros en été,
200-250 euros hors saison.

Nuit d'hôtel
Entre 40 et 180 euros.

Trajet aéroport - centre-ville
8 euros en taxi,
35 centimes d'euros
en transport en commun.

Ville de foot



Dans la capitale algérienne, le foot se vit comme une deuxième religion. Avec ses icônes, les joueurs, comme Oussama Litim et Kamel Hamidi du MC Alger (en haut, à gauche) ou Adem Alilet et Ismail Belkacemi de l'USMA (en haut, à droite) ; ses adeptes comme les fans du CR Belouizdad (ci-dessus) tout heureux de fêter leur dixième titre ; ses guides comme Abdelhak Benchikha, coach de l'USMA ; et, bien sûr, ses temples comme le stade Omar-Hamadi, l'antre de cette même USMA adossé à la mosquée El Oumma.

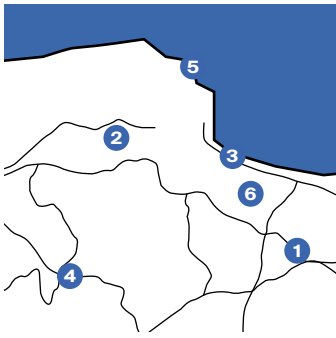
••• remportant le premier trophée continental de l'Algérie, la Coupe des clubs champions africains. Mais ce monument, tirant sa légitimité du nationalisme algérien, a dépéri. L'illustration parfaite des problèmes structurels et anachroniques du foot algérois, l'équipe de Patrice Beaumelle est sans domicile fixe. Un déficit d'enceinte moderne et d'installation. Pour le moment. Quelques heures avant notre passage dans la vieille ville, le chef Beaumelle nous a ouvert les portes de… l'ESHRA, École supérieure d'hôtellerie et restauration d'Alger.

Ici, le coach a créé un camp de base pour ses hommes. Du système D en attendant enfin un autre standing. "Je suis un fidèle téléspectateur de *L'Équipe du Soir,* rigole Beaumelle. On vous ouvre tout : centre d'entraînement et nouveau stade." On file vers Zéralda en banlieue ouest pour juger de l'état d'avancement du centre puis découvrir le futur écrin du MC Alger, un chef-d'œuvre de 40 000 places. "Ce sont des Italiens qui l'ont dessiné", nous apprend-il. L'an dernier, pour le centenaire du club, le président de la République, Abdelmadjid Tebboune, a décidé d'offrir la gestion de l'enceinte au Mouloudia, pour services rendus pendant la guerre d'Algérie. Le MC Alger est choyé et aujourd'hui adossé à la Sonatrach, l'une des sociétés d'hydrocarbures les plus puissantes au monde. Mais quid des autres clubs ? L'USM Alger, le NA Hussein-Dey, le CR Belouizdad, le RC Kouba, le Paradou AC… Tous connaissent des problèmes de domiciliation, des centres d'entraînement vétustes. L'Algérie s'est longtemps contentée de ses stades vieillissants. Depuis 2008, la sélection a disputé quasiment tous ses matches à Blida, à 40 km au sud d'Alger. Le pays a payé cette guerre civile qui embrasa le pays entre 1992 et 2002. L'avenir est moins obscur, mais le foot local vivote.

La "Cuisine" du CR Belouizdad

Entre le 5 et le 15 de ce mois de juillet caniculaire, le Championnat d'Algérie joue la prolongation. Trois journées sont fixées pour clore une harassante saison marquée par d'incessantes déprogrammations. "À un moment, on s'est retrouvés à jouer trois matches en cent jours, souffle Beaumelle. Là, on se prépare et, à chaque fois, on a un truc qui tombe du ciel. On conditionne les joueurs mentalement et, subitement, on vous dit : « On ne joue plus ! »" En ce 7 juillet, les rues sont désertes. "On est vendredi, l'équivalent du dimanche chez vous. Tout le monde se trouve à la mosquée ou sous une clim. On passe de la mosquée au stade, c'est la routine des Algérois !", décrit Fateh Abada.

Bien cramponné à Fateh, commentateur pour Canal Algérie, on se dirige vers l'affiche de cette 27e journée entre le CR Belouizdad et l'USM Alger, l'un des derbys algérois. Depuis les collines d'Hydra, on file vers le boulevard des Martyrs. Pour arriver jusqu'aux tribunes du stade du 20-Août, il



STADE

1. Stade Nelson-Mandela
Zone Baraki.
Club résident Équipe d'Algérie et les matches de C1 africaine des clubs algérois.
Inauguration 2023.
Capacité 40 784 places.

2. Stade du 5-Juillet
Zone Ben Aknoun.
Club résident Clubs algérois et la sélection nationale.
Inauguration 1972.
Capacité 64 000 places.

3. Stade du 20-Août-1955
Rue Rabah Takdjourt, Mohamed Belouizdad.
Club résident CR Belouizdad.
Inauguration 1930.
Capacité 15 000 palces.

4. Stade Douera (appellation à venir)
2e Rocade d'Alger, Douera.
Club résident MC Alger.
Inauguration Prévue en 2024.
Capacité 40 000 places.

5. Stade Omar-Hamadi
2 avenue Ziar Abdelkader, Bologhine.
Club résident USM Alger.
Inauguration 1935, fermé en 2022 pour reconstruction.
Capacité attendue 20 000 places.

6. Stade Mohamed-Benhaddad
Av. des Frères Abdeslami, Kouba.
Club résident RC Kouba.
Inauguration 1949.
Capacité 16 000 places.

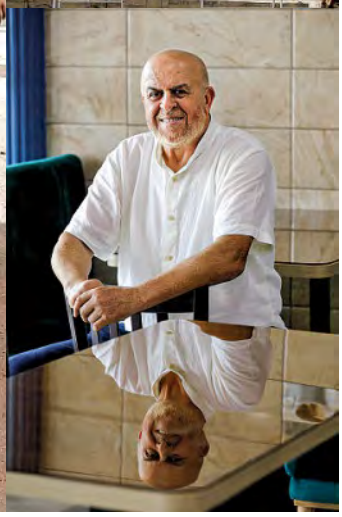
faudra justement souffrir le martyr. Surnommée la "Cuisine", cette enceinte inaugurée en 1930 est le fief du CRB. Des murs aux cafés, tout est rouge et blanc, aux couleurs du club. En bonne place aussi les portraits des héros de la Révolution de libération. Mohamed Belouizdad est l'un d'eux. Il a donné son nom à cette commune et à ce club, ultra-dominateur dans les 60's, avec l'un des meilleurs joueurs de l'histoire du pays, Hacène Lalmas, dont la figure est peinte un peu partout autour du stade.

Après plusieurs virages, on plonge dans la marmite, l'enceinte est plus que vieillotte. Venir de l'étranger sans connaissance du contexte local relève presque de l'inconscience. Rien n'est indiqué... Des grilles, des supporters et des policiers en masse. Heureusement que notre collègue Fateh est là. Il nous a trouvé un ordre de mission signé par le directeur de la télé nationale ! Ce stade ? Un goulot d'étranglement. À la grille, personne. Heureusement que Pakita surgit. Pakita s'occupe de tout. Affable, il peut faire ouvrir tous les loquets et autres cadenas. Il distribue aussi les chasubles aux médias, il est le roi de cette anarchie organisée. Il y a aussi Pelé, du moins son sosie. Le maillot floqué au nom du Roi, il navigue dans l'arrière-cour. On le retrouvera plus tard arrosant à l'aide d'un camion-citerne la pelouse synthétique ! Alger, ses clubs et ses personnages qui relèvent du pittoresque. "On compare souvent Alger à Marseille. Mais le seul miroir possible du foot algérois, c'est Naples !", nous raconte Ghilas Sahnoun, supporter du CRB. L'ambiance est bouillante, les chants des ultras provenant de la tribune Volcana électrisent même l'immeuble de quatorze étages qui surplombe le stade du 20-Août. Le CRB s'impose 3-1 et fête son dixième titre de champion. Finalement, je ressors de cette "Cuisine" mijoté par la ferveur, rôti par la chaleur.

Les millionnaires analphabètes

Croisé dans les coursives, Abdelhak Benchikha, l'entraîneur de l'USMA, nous donne rendez-vous le lendemain pour un décrassage au stade de Bologhine (anciennement Saint-Eugène), dans la banlieue nord. Comme au 20-Août, on est happés dès notre arrivée par un passé si lointain et si récent à la fois. Face au stade en attente de destruction, l'histoire de l'époque coloniale se rejoue. Il y a le cimetière chrétien face aux grilles d'entrée. Un peu plus haut, Notre-Dame-d'Afrique jauge le stade, la mosquée puis la mer. Un dégradé émouvant. Abdelhak Benchikha est là. Surnommé "le Général", il s'est taillé une solide réputation au Maghreb, notamment en Tunisie, où il a giflé une star locale sur le terrain après que cette dernière a insulté l'arbitre. Après dix ans à l'étranger, il vient de conduire l'USMA à son premier trophée africain, la Coupe de la Confédération, l'équivalent de la Ligue Europa. Autour de lui, un staff, des anciennes vedettes du foot local pour adjoints, des gars •••

Ville de foot



Alger, autrefois terreau fertile, voit sortir de moins en moins de talents du calibre d'un Salah Assad, héros de la Coupe du monde 1982 (en bas, à droite). Clubs et Fédération ont lancé la construction de nouvelles enceintes comme le stade de Douera (en haut à droite), le futur repaire du MCA. De quoi attirer des joueurs étrangers tels que l'attaquant camerounais du CRB, Leonel Wamba en compagnie d'Islam Belkhir (ci-desssus).

••• intellectuellement armés. Loin des joueurs d'aujourd'hui. Benchikha le déplore : "Je suis à la tête de millionnaires analphabètes !"

La capitale, autrefois terreau fertile, paye l'abandon de la formation. Aujourd'hui, des joueurs moyens viennent des quatre coins du pays. Ils sont surpayés. Le niveau s'est tassé. Où sont les centres de formation, la détection des talents ? "Qu'on ait au moins des terrains potables pour s'entraîner", lance Hadj Adlane, adjoint à l'USMA et redoutable buteur du Championnat dans les 90's. Alger a oublié de faire de la place à ses jeunes, et ses clubs qu'on qualifiait autrefois de madrasas (écoles en arabe) déclinent. "L'Algérie a du pétrole et du gaz, elle a surtout sa jeunesse. Mais les clubs ne s'en soucient guère. Dopés par les deniers de l'État, les dirigeants dilapident l'argent public au lieu d'investir sur la croissance de jeunes talents. C'est le grand problème du foot algérien", nous confie Hafid Derradji, voix du monde arabe pour beIN Sports, de passage à Bologhine. La sélection est peuplée de binationaux assurant le service après-vente au niveau continental, et parfois au Mondial. Alger ne produit plus de stars comme dans les années 1960, 1970 ou 1980. On pense à Rabah Madjer du NA Hussein-Dey. Avec l'ancien joueur du FC Porto, vainqueur de la C1 en 1987, deux autres artistes ont incarné le plus grand trio algérien : Lakhdar Belloumi et Salah Assad.

Ce dernier, surnommé "le Rouget" à cause de

ON CHANTE QUOI ? *Dans les stades, Serie A, la Casa de Papel et les Chinois*

1. *La Casa d'El Mouradia*
Chant des supporters de l'USM Alger, en référence à *la Casa de Papel,* il devient l'hymne des manifestants lors de la contestation du pouvoir d'Abdelaziz Bouteflika, décédé en septembre 2021.

2. *Maqdertch n3ich Fi el 7oum*
"Je ne peux plus vivre dans ce quartier", l'un des chants les plus célèbres des supporters du Mouloudia Club d'Alger. Il témoigne de l'envie d'exil d'une partie de la jeunesse algérienne voulant fuir le pays.

3. *Tifoussi*
À Alger, les craquages de fumigènes sont aussi une tradition locale. Les ultras de la tribune Volcana du CR Bélouizdad font partie des plus actifs. Ils entonnent notamment le chant *Tifoussi,* déclinaison de tifosi, en référence à la Serie A, très appréciée en Algérie.

4. *Mabrouk allik ya chinoui*
"Félicitations, le Chinois", cette chanson de Cheb Toufik fait référence au dernier titre de champion national du MC Alger en 2010. Comme les supporters du club sont considérés comme les plus nombreux, on les affuble du sobriquet de "Chnaouas", les Chinois.

sa chevelure rousse, avait crevé l'écran au Mondial 1982. En Algérie, un an avant ce festival, il avait mené au titre le modeste club de Kouba, un quartier d'Alger. Assad est connu pour une arabesque qui lui collera à la peau, comme le ballon à son pied gauche. Son fameux "ghoraf", la virgule, une gourmandise inventée au Brésil par Rivelino et immortalisée par Ronaldinho. "Ce geste, je l'ai appris dans la rue, sur une placette toute proche, raconte-t-il. Une fois, au Bénin, le président de la République était venu près de la main courante, avec une chaise, juste pour me regarder."

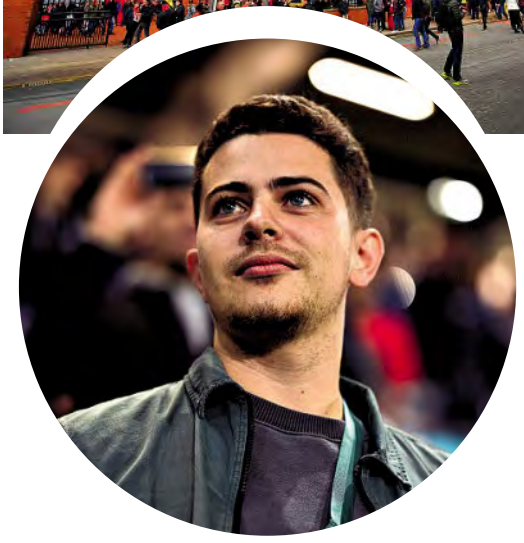
Les confessions de Salah Assad

Sa carrière, enfin sa vie, prend une autre tournure au début des années 1990, période douloureuse. Sympathisant du Front Islamique du Salut (FIS), parti politique dissous en 1992, Salah Assad sera "effacé" pendant quelques années. Sa parole est rare, et il faut tout l'entregent de Fateh Abada, le commentateur de Canal Algérie, pour convaincre Assad de se souvenir. Je le retrouve à Kouba, dans la banlieue sud-est, à deux pas d'un autre stade municipal, construit en 1949, où évolue encore son club, le RC Kouba. Au *Café du Métro,* Assad se raconte : le Mondial 1982, son passage raté au PSG (1983-84), ses relations avec son entraîneur Raymond Domenech à Mulhouse… Puis, avant de nous quitter, il s'approche, avec ses lunettes fumées, qui masquent un regard noir et fragile : "Vous savez, on aurait pu en parler. Je ne regrette rien. J'ai pris position pour un parti légal, mais ça m'a coûté deux ans au Sahara et deux autres en prison." Il cherche dans sa mémoire, ce moment où la police débarque. "Ils m'ont dit : « Tu dois nous suivre, on a besoin de toi. » Je les ai suivis et je suis rentré à la maison… quatre ans plus tard."

Je programme un dernier match pour approcher les jeunes talents du Paradou AC, îlot d'excellence dans la formation. Certains académiciens sont bien connus en Ligue 1, Youcef Atal, Hicham Boudaoui (Nice), Ramy Bensebaini (Borussia Dortmund, ex-Montpellier et Rennes)… Mais on ne vivra pas ce Paradou-Biskra sous des températures invivables. Un coup de fil de M. Khalef, numéro 2 du ministère des Sports, nous annonce qu'on nous ouvre les portes du stade Nelson-Mandela, enceinte inaugurée six mois plus tôt. "L'Algérie ambitionne de doter les clubs de la capitale de stades modernes", nous explique-t-il.

Cette escapade nous emmène sur une vague de modernité. Avec ses salons VIP, son terrain en gazon naturel, ses six accès bien pensées, Nelson-Mandela se situe en dehors de la capitale, près de l'aéroport Houari-Boumédiène. D'autres stades vont sortir de terre. Alger tourne une page. Non sans questions face à cette modernité bienvenue. Ce foot des penseurs et des révolutionnaires, ces clubs pittoresques, au bouillonnement ultra, conserveront-t-ils leur âme ? ⬢ **N. D.**

Fumigènes, thé à la menthe accompagné de *kalb el louz,* derby algérois entre CR Belouizdad et l'USMA au stade du 20-Août-1955 : toutes les composantes du week-end parfait de football pour les supporters et Hafid Derradji, la voix du beIN Sports arabe (ci-dessus).



TOURISME EN TRIBUNES

Né en Angleterre dans les 90's, le groundhopping séduit de plus en plus dans notre pays. Fans déçus de leur club ou amoureux du foot, zoom sur ces Français qui parcourent l'Europe ou le monde pour découvrir les ambiances des stades. Par Vincent Marcelin

Se plonger dans l'atmosphère électrique de San Siro un soir de derby, ressentir les vibrations du Mur jaune à Dortmund, écouter la ferveur des supporters de Crystal Palace à Selhurst Park... Ces rêves, Killian Bertrand, au départ fan de foot anglais et de l'OM, les a tous réalisés à seulement 27 ans. C'est en cherchant des places pour aller voir un match de Liverpool à Anfield lors de la saison 2018-2019 qu'il découvre les forums de groundhopping. Le début d'une véritable passion.

"Cette pratique est née avec la gentrification des stades en Premier League depuis 1992, explique celui qui cumule 117 voyages dans 8 pays européens. De nombreux fans n'avaient plus les moyens de payer leur abonnement, se reportant sur des stades de leur région dans des divisions inférieures, où ils retrouvaient cet esprit local." En France, la pratique est récente. "En 2018, la communauté était très minime", précise Killian Bertrand. Aujourd'hui, les adeptes se réunissent sur des forums comme Discord, où le groupe L'Amicale des groundhoppers compte plus de 250 membres partageant bons plans, conseils et comptes-rendus sur les stades visités.

Une passion dévorante et coûteuse

"C'est comme une drogue, décrit Killian Bertrand. Quand tu reviens, la seule chose dont tu as envie, c'est de repartir. Le coup de sifflet final, quand le stade se vide, c'est une petite mort." Une passion qui peut virer à l'obsession. "Quasiment tout mon argent y passe. Je peux définir des vacances en fonction des matches", confesse un Français expatrié à Londres, connu sur Instagram sous le pseudo jh_Grounds. Des groundhoppers français aident les plus motivés à trouver des places à prix réduit, à l'image de Raphaël, qui tient le compte Destination Foot sur X (ex-Twitter). "Les gens pensent devoir dépenser 400 euros pour un match de Premier League, comme le proposent des tour-opérateurs." En contactant des supporters ayant une carte de membre dans un stade, on peut obtenir un billet pour une cinquantaine d'euros.

Alexis Réau/L'Équipe - Nicolas Puchat - Kilian Bertrand

LE FOOTBALL D'EN BAS AUSSI

Née en Angleterre dans la lignée du mouvement "Against Modern Football", la pratique du groundhopping s'est ensuite développée en Allemagne et aux Pays-Bas, avant de gagner progressivement le reste de l'Europe. Jurgen Vantomme *(photo)* fut l'un des pionniers en Belgique. Inspiré par le travail du Néerlandais Hans van der Meer, ce photographe freelance capture depuis plus de vingt ans les coulisses du football amateur belge : "Au début des années 2000, je pensais que j'étais le seul. Je n'avais pas d'amis qui voulaient aller tous les week-ends dans un nouveau stade." Là où certains groundhoppers raffolent des plus belles ambiances de Premier League, de Liga, de Bundesliga ou de Serie A, le photographe préfère lui le folklore authentique des divisions inférieures. "J'ai toujours été plus intéressé par l'architecture du stade, les gradins et les supporters que par les joueurs. L'action sur le terrain n'est pas importante pour moi", explique Vantomme. En 2015, il a publié le recueil *Offside*, condensé de quinze années à photographier les terrains amateurs les plus orignaux du plat pays. ⬢ V. M.

"Dans la communauté groundhopping, il n'y a que de la bienveillance", assure jh_Grounds. Les adeptes se réunissent sur l'application Futbology, qui affiche, pour chaque utilisateur, le nombre de stades visités. Un chiffre exposé comme motif de fierté, même s'il n'y a "rien à gagner", hormis des trophées virtuels sur l'application, comme l'admet le groundhopper Nicolas Puchat (@NicoGrdhopper sur X), qui compte 489 stades à son actif dans 41 pays. Il existe aussi certains challenges, comme celui de rejoindre le Ninety-Two Club, réunissant ceux ayant visité les 92 stades du foot pro anglais.

Une relation complexe avec les ultras

Les groundhoppers peuvent être des supporters déçus de la politique sportive de leur club ou simplement des amoureux du foot en quête d'autres manières de le vivre. Abonné au virage Auteuil et ancien membre du Collectif Ultras Paris, jh_Grounds a été marqué par l'atmosphère de certains stades de Serie A. "Le derby de la Lanterne entre la Sampdoria et le Genoa, c'est un truc de fou. Les feux d'artifice à l'entrée des joueurs, les innombrables drapeaux, la couleur... L'accès au stade, c'est un vieux tourniquet ; la buvette, une sorte de porte de prison et, à hauteur des yeux, tu as un petit loquet. Le mec ouvre, te demande ce que tu veux, il ne prend que du cash."

"C'est comme une drogue, la seule chose dont tu as envie c'est de repartir" Killian Bertrand

S'asseoir en tribunes sans être supporter demande de la discrétion dans certains stades. "Quand tu es groundhopper, tu es un peu en mode espion, relate Killian Bertrand. Le but n'est pas de se mettre dans le Mur jaune à Dortmund et de prendre la place d'un supporter alors que tu ne connais pas les paroles des chansons." Le groundhopping n'est pas toujours compatible avec la culture ultra. "Pour eux, les groundhoppers sont des touristes. J'ai déjà vu des stickers « no groundhoppers welcome here »", témoigne le Belge Jurgen Vantomme *(voir encadré).*

Le groundhopping est devenu un métier pour Basile Brigandet, qui filme les stades de France et d'Europe pour les 72 000 abonnés de sa chaîne YouTube, Stadito. Le vidéaste met en avant "les actions positives". Présent au Stade-Vélodrome le 15 août dernier lors du troisième tour préliminaire retour de Ligue des champions entre l'OM et le Panathinaïkos Athènes (2-1 a.p., 3-5 aux t.a.b.), il s'est refusé à publier les images des échauffourées entre supporters du Virage Sud. Vivant aujourd'hui de son activité, ce fan de l'ESTAC est parfois même invité par les clubs de Ligue 1 et d'ailleurs. ⬢

Richard Martin/L'Équipe - Frédéric Porcu/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe - DR

L'ARAIGNÉE NOIRE AU FIL D'OR

En 1963, le Soviétique Lev Yachine remportait le précieux trophée. Ceux qui ont eu le privilège de le côtoyer rendent hommage au seul gardien de l'histoire à s'être imposé au palmarès. Un géant du jeu en avance sur son temps.

Par Antonio Felici

Il y a des atmosphères, des images, ancrées dans la mémoire. Quand bien même un bon tiers de siècle est passé. Cette journée du 10 août 1989 nous reste encore très présente à l'esprit. Alors que l'on est en plein été à Moscou, le ciel est bas et gris cette fois-ci dans la capitale de l'URSS. Il pleut même par intermittence. Mais ces mauvaises conditions météo n'ont pas rebuté la foule des grandes occasions, qui afflue dans le vieux et désuet stade du Dynamo, remplissant toutes les tribunes, malgré l'eau qui détrempe les sièges en bois. L'essentiel est d'être là pour saluer chaleureusement le héros de tout un peuple, qui décédera quelques mois plus tard : Lev Ivanovitch Yachine, le Ballon d'Or 1963.

Les Charlton, Eusebio, Beckenbauer, Panenka présents à son jubilé

Soixante ans se sont écoulés depuis son sacre. Et aucun autre gardien de but n'a inscrit son nom au palmarès du plus prestigieux prix décerné par *France Football*, renforçant le mythe du joueur soviétique, surnommé l'Araignée noire pour son style spectaculaire et la couleur de sa tenue. Retour sur cette maussade journée d'août 1989, où l'on découvre que l'athlète bondissant qui a connu la gloire sous le maillot du Dynamo Moscou et celui siglé CCCP – les quatre lettres ornant la tunique de la sélection d'URSS – a subi durement l'usure du temps et de la maladie.

L'homme qui apparaît sur la piste d'athlétisme dans une limousine décapotable escortée par deux véhicules de police peine à garder l'équilibre et doit s'appuyer sur sa canne en bois. On le sait gravement diminué par un cancer de l'estomac et une gangrène, qui lui a emporté sa jambe droite. Son visage, cependant, a été épargné. Beau et expressif, il est illuminé par un large sourire et la gentillesse. Et c'est ainsi qu'il salue et remercie, un bouquet de fleurs à la main, toutes les personnes présentes. •••

L'Équipe

10 juin 1964. Avant l'Euro en Espagne, Lev Yachine retrouve le Parc des Princes pour un match amical contre le Stade Français (1-1), là où, quatre ans plus tôt, il était devenu, avec l'URSS, champion d'Europe.

Sur les traces de...

27 mai 1964. La remise du Ballon d'Or des mains de Max Urbini, alors rédacteur en chef de *FF* (en haut, à gauche), a constitué le point d'orgue d'une carrière qui a permis à Yachine d'obtenir la reconnaissance de ses pairs comme Eusebio ou Santon (à gauche, ci-contre). Le gardien soviétique, natif de Moscou, a révolutionné le poste et marqué l'histoire, que ce soit avec l'URSS ou son club de toujours, le Dynamo.

"Le gardien sort de sa cage et, dans ce nouveau, étrange rôle, avance comme un attaquant..."

Le poète Evgueni Evtouchenko, à propos de Lev Yachine

••• Après un tour de piste, la limousine s'arrête devant un homme d'une soixantaine d'années. La foule murmure : "On dirait Evgueni Evtouchenko... " Il s'agit bien de l'un des plus célèbres poètes soviétiques, qui déclame un texte inédit : "Quelle révolution dans le jeu de ballon, le gardien sort de sa cage et, dans ce nouveau, étrange rôle, avance comme un attaquant..." Le public est muet, captivé par les mots d'Evtouchenko. Comme Yachine, qui commence à s'émouvoir, anticipant la fin de l'hommage lyrique du poète : "Les ballons sont en larmes, des roses fleurissent sur les bancs, tout cela pour un tel gardien !"

Un tonnerre d'applaudissements ponctue la fin du texte, écrit spécialement pour Lev Yachine, sous les yeux de plusieurs anciens cracks – Bobby Charlton, Eusebio, Franz Beckenbauer, Carlos Alberto, Antonin Panenka, Johnny Rep – venus spécialement à Moscou. Le monde du football salue, unanime, l'une de ses plus grandes figures. Alors qu'il grandissait dans les rues poussiéreuses de Bogorodskoïe, une ville de la région de Moscou, comment le petit Lev aurait pu imaginer un tel jubilé en grande pompe à la veille de ses 60 ans ? Né dans une famille modeste, d'un père forgeron et d'une mère ouvrière, il passe ses journées comme une majorité de gamins attirés par le sport dans l'URSS des années 1930 et 1940, entre matches de foot et de hockey sur glace, les deux disciplines les plus populaires dans le plus vaste pays du monde.

Les difficiles débuts

Et c'est à l'été 1944, à 14 ans et demi, qu'il se met plus sérieusement au ballon rond, hypnotisé par l'enthousiasme suscité par la Coupe d'URSS, la première compétition après la fin des combats sur le territoire soviétique. Il évolue dans l'équipe de l'usine de métallurgie à Touchino, où son paternel travaille et qu'il a intégrée en tant qu'apprenti forgeron. Il joue alors milieu de terrain, mais son entraîneur de l'époque, à la vue de sa croissance spectaculaire, va

Le classement de 1963

1. **Lev Yachine** (URSS, Dyn. Moscou), 73 points
2. **Gianni Rivera** (ITA, AC Milan), 56 pts
3. **Jimmy Greaves** (ANG, Tottenham), 51 pts
4. **Denis Law** (ECO, Manchester United), 45 pts
5. **Eusebio** (POR, Benfica), 19 pts
6. **Karl-Heinz Schnellinger** (RFA, FC Cologne, Mantoue), 16 pts
7. **Uwe Seeler** (RFA, Hambourg SV), 9 pts
8. **Luis Suarez** (ESP, Inter Milan), 5 pts
- –. **Giovanni Trapattoni** (ITA, AC Milan), 5 pts
- –. **Bobby Charlton** (ANG, Manchester Utd), 5 pts
11. **José Altafini** (ITA, AC Milan), 4 pts
12. **Paul Van Himst** (BEL, Anderlecht), 3 pts
- –. **Omar Sivori** (ITA, Juventus Turin), 3 pts
- –. **Josef Masopust** (TCH, Dukla Prague), 3 pts
- –. **Florian Albert** (HON, Ferencvaros), 3 pts
- –. **Harry Bild** (SUE, IFK Norrköping), 3 pts
17. **Robert Herbin** (FRA, Saint-Étienne), 2 pts
- –. **Cesare Maldini** (ITA, AC Milan), 2 pts
- –. **Karoly Sandor** (HON, MTK Budapest), 2 pts
- –. **Armand Jurion** (BEL, Anderlecht), 2 pts
21. **Manfred Kaiser** (RDA, Wismut Aue), 1 pt
- –. **Ake Johansson** (SUE, IFK Norrköping), 1 pt
- –. **Metin Oktay** (TUR, Galatasaray), 1 pt
- –. **Svatopluk Pluskal** (TCH, Dukla Prague), 1 pt
- –. **Mario Coluna** (POR, Benfica), 1 pt

L'Équipe - Smith Archive/Alamy Stock Photo - PA Images Iamy Stock Photo

le convaincre de devenir gardien. Poste qu'il occupe dans son équipe lors du service militaire puis dans les rangs des formations de jeunes du Dynamo Moscou.

Les premiers temps n'ont rien d'évident. Troisième gardien de l'équipe première du Dynamo lors du Championnat d'URSS 1950, Yachine ne dispute que deux matches, encaisse cinq buts et commet quelques bourdes, pas du goût du ministère de l'Intérieur et de la police politique, qui contrôlent le club. "Pas au niveau !", dira de lui le coach, Mikhaïl Yakouchine. De son côté, Arkadi Tchernychiov, son mentor dans les équipes de jeunes, lui conseille de se consacrer au hockey sur glace.

"Ne pensez pas que Yachine a été dès ses débuts le numéro 1, s'exclame Alexandre « Sacha » Vladykine, mémoire vivante du football russe et doyen des journalistes moscovites. Il avait des qualités plutôt intéressantes pour le poste, mais il lui arrivait de faire pas mal d'erreurs, certaines vraiment stupides. Comme lors de ce match de Championnat, en 1950, où il se télescope avec l'un de ses défenseurs, le ballon roulant tranquillement dans le but. Yachine ne deviendra titulaire qu'à 25 ans, après avoir gommé ses points faibles. Voici son secret : travailler, encore et encore, en silence, pour progresser jour après jour et devenir le top du top. Ce même garçon qui avait laissé échapper le ballon comme une savonnette est devenu le meilleur de tous pour le maîtriser."

Le hockey sur glace pour école

Ne jamais se démoraliser. Expédié dans la formation de hockey du Dynamo, Lev Yachine ne boude pas et s'applique au maximum, toujours au poste de gardien, perfectionnant ses réflexes, gagnant la Coupe d'URSS de la discipline en 1953. En parallèle, il continue à s'entraîner avec l'équipe de foot et finit par rejouer. Entre 1953 et 1956, le Moscovite brille, remporte deux Championnats et une Coupe nationale, fait son trou en sélection et se voit sacrer champion olympique, à Melbourne, ce qui lui vaut d'être classé cinquième du premier Ballon d'Or, en décembre 1956.

"C'était un gros bosseur, fort dans sa tête, poursuit Vladykine. Il voulait atteindre la perfection, notamment dans ses relances à la main, recherchant la même précision qu'aurait eu un coéquipier avec ses pieds. Yachine avait une telle vision du jeu que les actions démarraient de ses mains, gigantesques. L'un de ses entraîneurs me raconta qu'après la séance spécifique entre gardiens, il se mélangeait au reste de l'équipe, s'exerçant au jeu au pied. Ainsi, sur les contres, il agissait comme un libero. Aujourd'hui, on parlerait de gardien moderne. Lui l'a été avec soixante ans d'avance !"

"Il avait la capacité de lire efficacement le jeu de l'adversaire et se positionnait en conséquence, ce qui le rendait si efficace et flamboyant dans ses interventions face aux joueurs qui menaçaient •••

"Il recherchait la même précision dans ses relances à la main qu'aurait eu un coéquipier avec ses pieds"

Sacha Vladykine, doyen des journalistes moscovites

••• sa surface, intervient Vladimir Pilgouy, son successeur au Dynamo Moscou et en sélection. Physiquement, Lev était impressionnant : solide, doté d'une belle élasticité dans ses parades et d'une grande capacité de démarrage. Sur le plan technique, il était très précis, tant dans ses relances courtes que longues, et avait une indéniable agilité dans ses prises de balle."

Le récital contre l'Angleterre

L'Euro 1960, le premier de l'histoire, est une étape fondamentale de la carrière de

Lev Yachine
Né le 22 octobre 1929, à Moscou (URSS).
Décédé le 21 mars 1990, à Moscou ; à 60 ans. 1,89 m ; 82 kg. 74 sélections avec l'URSS.

Parcours
Touchino Moscou (1944-1947), Dynamo Moscou (1947-1970).

Palmarès
Coupe d'Europe des nations 1960 ; médaille d'or aux Jeux Olympiques 1956 ; Championnat d'URSS 1954, 1955, 1957, 1959 et 1963 ; Coupe d'URSS 1953, 1967 et 1970 ; Ballon d'Or 1963.

L'Équipe

9 septembre 1987. L'Araignée noire, très encadrée par le régime soviétique, a suscité l'enthousiasme bien après la fin d'une carrière faite de sorties (devant Jean Vincent en 1956 à gauche), de succès (Euro 1960) et de prises de balle impeccables (Angleterre-Reste du monde, 23 octobre 1963, à droite). Un géant parmi les géants (en bas à droite avec Igor Belanov, Eusebio, Franz Beckenbauer, Michel Platini, Gianni Rivera et Alfredo Di Stéfano).

l'Araignée noire. L'URSS enlève la première édition du tournoi continental en venant à bout de la Yougoslavie grâce à un but décisif de Viktor Ponedelnik et les parades à répétition de Yachine dans une finale très disputée (2-1 après prolongation). De quoi nourrir de grandes ambitions pour le Mondial suivant au Chili. Mais, diminué par des pépins physiques, le portier moscovite n'y est que l'ombre de lui-même. Fautif sur les deux buts encaissés lors de la défaite face au pays hôte en quarts de finale (1-2), il est la cible des critiques des supporters et pense carrément à arrêter.

Mais, comme à son habitude, il se retrousse les manches à l'entraînement, arrivant dans de meilleures conditions en 1963, millésime magique pour lui. Il remporte son cinquième et dernier Championnat d'URSS avec le Dynamo et enchaîne les superbes prestations avec la Sbornaya, l'équipe nationale, repoussant notamment un penalty de Sandro Mazzola dans un match de qualifications pour l'Euro 1964 face à l'Italie (1-1, le 10 novembre). Sans oublier un Angleterre-Reste du monde d'anthologie à Wembley (2-1, le 23 octobre) pour le centenaire de la Fédé anglaise.

"Je me souviens de ce fameux match de l'Olimpico à l'automne 1963 face à notre Nazionale, nous confie Dino Zoff, le gardien de l'équipe d'Italie championne d'Europe 1968 et championne du monde 1982. Il y avait eu sa prouesse sur le penalty de Mazzola et une prestation d'ensemble impressionnante. Yachine était fort physiquement, un monstre sur le plan technique, doublé d'une forte personnalité et d'un courage à revendre. Et il en fallait pour intervenir dans les très embouteillées surfaces de réparation d'alors, sachant que les défenses n'appliquaient pas la tactique du hors-jeu, et que les adversaires t'arrivaient dessus avec une très grande fréquence. Même s'il n'est pas évident de comparer les époques, je pense que Lev est indéniablement le numéro 1 dans l'absolu. Et l'unique de notre confrérie des gardiens à avoir été sacré Ballon d'Or." Le 17 décembre 1963, pour être précis, avec une belle marge (17 points d'avance) sur son dauphin, le Golden Boy du foot Italien Gianni Rivera. "*FF* ne l'a pas couronné parce que c'était un super gardien, mais parce qu'il était carrément le meilleur joueur, estime Sacha Vladykine. Personne n'arrivera jamais à atteindre un tel niveau."

"Lev a indiqué la route de la modernité, ce que serait le gardien du futur"

Dino Zoff, gardien de la sélection italienne, champion d'Europe 1968 et champion du monde 1982

Le père de tous les gardiens

"Au-delà des récompenses individuelles, Yachine était à l'avant-garde, poursuit Zoff. Il a tracé la route de la modernité, indiqué ce que serait le gardien du futur." "Il y a Lev Yachine tout en haut et les autres en dessous, tous les autres, lui fait écho Rinat Dassaiev, gardien de l'URSS finaliste de l'Euro 1988. Il n'est pas exagéré de le désigner comme le père de tous les gardiens. Alors que ses collègues ne s'éloignaient pas de leur ligne de but, lui étendait son action à toute la surface, et même au-delà. Lev n'aurait eu aucun mal à exceller dans le football d'aujourd'hui."

Le gardien moscovite a fait honneur à son sacre de 1963 en restant compétitif au niveau international, entre une finale •••

L'Équipe - Ferdi Hartung/Imago/Panoramic

"Un mythe vivant qui ne se prenait pas pour une diva"

Vladimir Pilgouy, son successeur au Dynamo

••• de l'Euro l'année suivante (1-2 face à l'Espagne) et une quatrième place au Mondial 1966. Approchant de la quarantaine, Yachine décide, courant 1967, de ne plus jouer en sélection* et se consacre au Dynamo, avec l'idée de dénicher et d'accompagner son successeur. Ce sera donc Vladimir Pilgouy : "J'avais accepté le transfert au Dynamo précisément parce qu'il était là. J'étais arrivé en décembre 1969 et je m'entraînais avec la réserve. Un matin, il se présente à notre séance de travail et vient discuter avec moi, le plus naturellement du monde. C'était un mythe vivant, mais il ne se prenait pas pour une diva. Si tu commettais une erreur, il te conseillait avec tact. Sans en rajouter, ni chercher à te rabaisser."

Une tombe toujours fleurie

L'épaisseur humaine du personnage a également séduit Dino Zoff : "Quand j'ai mis un terme à ma carrière, j'ai organisé un dîner dans un restaurant de San Remo, invitant plusieurs autres gardiens. Eh bien, il n'hésita pas à venir directement de Moscou, m'apportant même un samovar en cadeau *(bouilloire russe servant notamment à faire le thé)*! Ce fut une soirée inoubliable, en compagnie de celui qui fut un modèle pour moi."

Très proche des gens, Lev Yachine a cherché jusqu'au bout à répondre aux sollicitations. Même après avoir été victime d'un infarctus et amputé d'une jambe. Il a toujours gardé le sourire, comme à son jubilé, à l'été 1989 (il décédera le 21 mars 1990). "Il a reçu énormément d'affection en retour, tout le monde l'admirait, l'aimait, estime Vladykine. Encore aujourd'hui. Quand je me rends au cimetière pour me recueillir sur la tombe de mes parents, je fais un petit détour par la sienne. Elle est toujours pleine de fleurs." ⬢ A. F.

**Convoqué pour le Mondial 1970, Lev Yachine s'y rend tout en déclinant le poste de titulaire. Il tiendra un rôle de grand frère dans le groupe et donnera un coup de main au staff technique.*

10 juillet 1960. Lev Yachine exulte sur la pelouse du Parc des Princes, à Paris. L'URSS devient la première nation championne d'Europe en venant à bout de la Yougoslavie (2-1 a.p.), quatre ans après le titre olympique.

L'Équipe

Nom Relano
Prénom Alfredo
Âge 72 ans
Pays Espagne

Médias *Diario AS, El Pais* et Cadena SER
Équipe préférée Real Madrid
Nombre de participations au jury du BO 8

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 5/8

"VINICIUS DANS LE TOP 5 ? J'Y CROIS"

"Je suis né en 1951, donc je peux le dire : j'ai connu les débuts du Ballon d'Or en 1956. Et les souvenirs d'enfance sont ceux qui marquent le plus un homme. Imaginez la joie d'un gamin de Madrid découvrant les trois sacres d'affilée des légendes du Real, Alfredo Di Stéfano *(1957 et 1959)* et Raymond Kopa *(1958).* Cette époque correspond à mes premiers matches au stade, émerveillé par Di Stéfano, qui reste à mes yeux le meilleur de tous les temps. Sa victoire au Super Ballon d'Or *(1989),* célébrant le meilleur joueur des trente premières années du BO, m'a rappelé ces doux sentiments bien plus tard, à une époque où le trophée a commencé à revêtir une grande importance en Espagne. Par exemple, Luis Suarez, lauréat en 1960 *(et décédé le 9 juillet dernier),* est devenu infiniment plus reconnu ces dernières années, quand les gens se sont rendus compte qu'il était toujours le dernier vainqueur espagnol.

"Le BO est plus que jamais présent dans la vie espagnole"

Plusieurs ne sont pas passés loin, pourtant. Raul, puis surtout Xavi et Iniesta, qui auraient mérité de l'emporter, notamment en 2010. Je me souviens d'énormes débats chez nous. Mais Xavi n'est pas rancunier. Il m'a fait part de son bonheur d'intégrer ensuite la Ballon d'Or Dream Team, en 2020. Une belle reconnaissance pour un meneur de jeu qui a aidé Rivaldo, Figo, Ronaldinho ou encore Messi à remporter le trophée. Un jour, en interview, il a eu cette formule : « Je ne gagne pas de Ballons d'Or, je les fabrique. »

Je suis devenu juré en 2014, pour succéder à Paco Aguilar, du journal catalan *Mundo Deportivo.* C'est la plus grande satisfaction que la profession ne m'ait jamais apportée. Toutes les radios m'appellent, essaient de connaître mon vote. Mais je reste incorruptible. Et il ne m'est pas difficile, même en tant que Madrilène, de voter pour un Barcelonais. En fait, le Ballon d'Or est plus que jamais présent dans la vie espagnole. Les supporters du Real et du Barça, qui représentent 85 % de la population, passent l'année à en débattre. Aujourd'hui, le meilleur joueur évoluant en Espagne, c'est Vinicius. C'était confus lors de son arrivée au Real *(en 2018).* Il s'échappait sur le côté, mais n'arrivait pas à trouver la passe décisive ou le but. Grâce aux conseils de Carlo Ancelotti, il a résolu ces deux soucis. Il est devenu régulier, fatigue les défenses, provoque d'innombrables fautes et parvient à être décisif quand il le faut. Je crois à un top 5, voire à une quatrième place *(réponse le 30 octobre).* Ce qui est sûr, c'est qu'il fait partie des prétendants." **Théo Troude**

Illustration Laura Acquaviva

DANS LE PORT D'AMSTERDAM...

... Y a des marins... Et des footballeurs aussi. Celui qui, ce 11 février 1980, pose sur un bastingage n'est autre que Ruud Krol. Le défenseur et capitaine de l'Ajax s'apprête en fin de saison à larguer les amarres, direction Vancouver. Au Canada, le Néerlandais, symbole, avec Cruyff ou Neeskens, du football total de Rinus Michels ne restera que trois mois. Le triple vainqueur de la C1 de 1971 à 1973, finaliste des Coupes du monde 1974 et 1978 et troisième du Ballon d'Or 1979 retraversera l'Atlantique dès septembre pour poser l'ancre dans la baie de Naples avant de finir sa carrière sur la Croisette cannoise.

UN TROPHÉE POUR **ENTRER DANS LA LÉGENDE.**

La cérémonie du Ballon d'Or
en exclusivité et en clair
le 30 octobre sur la chaine L'Équipe.

BALLON D'OR™

FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

19 h 30	Le tapis rouge
20 h 45	La cérémonie

L'ÉQUIPE

PARIONS SPORT
POINT DE VENTE
PARTENAIRE OFFICIEL

PURNELL
PARTENAIRE OFFICIEL

PS5
PARTENAIRE OFFICIEL

AMAZON VOUS LIVRE LE PASS LIGUE 1

prime

LIGUE 1
Uber Eats

230 MATCHS DONT LES DIX PLUS GRANDES AFFICHES

29 OCT | **17 DEC** | **14 JAN**

Abonnement supplémentaire, exclusivement pour les membres Amazon Prime.